

Le dimanche 4 mars 2018 s'est tenu au Château de Wégimont, un très intéressant séminaire sur le LEBENSORN*.

Voici l'intégralité des textes des interventions.



(*) Le Lebensborn (Lebensborn eingetragener Verein, en français « Association enregistrée Lebensborn ») était une association de l'Allemagne nationale-socialiste, patronnée par l'État et gérée par la SS. Le terme « Lebensborn » est un néologisme formé à partir de « Leben » (« vie ») et « Born » (« fontaine », en allemand ancien).

Préambule

J.-Fr. Maréchal

En 1995, dans « reconnaître le fascisme », Umberto Eco écrivait : « Le fascisme est devenu un terme s'adaptant à tout parce que même si l'on élimine d'un régime fasciste un ou plusieurs aspects, il sera toujours possible de le reconnaître comme fasciste. Enlevez-lui l'impérialisme et vous aurez **Franco** et **Salazar** ; enlevez le colonialisme et vous aurez le fascisme balkanique. Ajoutez au fascisme italien un anticapitalisme radical (qui ne fascina jamais **Mussolini**) et vous aurez **Ezra Pound**. Ajoutez le culte de la mythologie celte et le mysticisme du Graal (totalement étranger au fascisme officiel) et vous aurez l'un des gourous fascistes les plus respectés, **Julius Evola**. En dépit de cet imbroglio, je crois possible d'établir une liste de caractéristiques typiques de ce que je voudrais appeler l'Ur-fascisme, c'est-à-dire le **Fascisme Primitif et Eternel**. »

Dans le cas du nazisme, le racisme est d'emblée et ouvertement au programme. Pour les nazis, la race germanique doit dominer le monde, et, au sein de celle-ci, l'élite c'est la race nordique (blonds aux yeux bleus). Le déclencheur du Lebensborn, c'est probablement un rapport qui estime à quelque 700.000 le nombre d'avortements, chaque année, en Allemagne : rien que la moitié constituerait une armée. Encore faut-il que cette armée soit constituée d'individus de la race supérieure. Le natalisme, lui, sert l'hégémonisme.

Officiellement, on va lutter contre l'avortement ; ne perdons pas de vue la double fonction du discours nazi : d'une part rassembler en construisant l'ennemi. L'ennemi, c'est le youpin, le voleur de poules, le negro, le pédé, etc...toutes ces catégories auxquelles on attribue un triangle de couleur différente dans les camps de la mort. Pour les catholiques, les Juifs sont ceux qui ont crucifié le Christ ; quant à Luther, on lui doit la citation « Si je dois baptiser un juif, je l'emmène à un pont au-dessus de l'Elbe, lui attache une pierre autour du cou et le pousse en disant : je te baptise au nom d'Abraham ». Son slogan « les Juifs font notre malheur » sera repris par les nazis. L'antisémitisme, la répression de l'avortement et de l'homosexualité : un ordre moral qui attire des voix. Sans parler de l'éternité promise, par bail de mille ans, à ceux qui survivront au Jugement dernier, préparation psychologique à l'élimination de l'Autre, au génocide.

Vorwort

J.-Fr. Maréchal

"Faschismus wurde zu einem für „Allzweck-Begriff“, weil man aus faschistischen Regimen Merkmale eliminieren kann und es trotzdem noch als faschistisch erkennbar sein wird“ schrieb Umberto Eco 1995. „Nehmen Sie den Imperialismus vom Faschismus und Sie haben noch Franco und Salazar. Nehmen Sie den Kolonialismus weg und sie haben noch den Balkanfaschismus der Ustascha. Fügen Sie dem italienischen Faschismus einen radikalen Antikapitalismus hinzu, (der Mussolini nie fasziniert hat) und Sie haben Ezra Pound. Addieren Sie einen Kult der keltischen Mythologie und die Gral-Mystik (völlig fremd dem offiziellen Faschismus) und Sie haben einen der angesehensten faschistischen Gurus, Julius Evola.“

Beim Nationalsozialismus steht der Rassismus von vorn herein ausdrücklich im Programm : laut den Nazis soll die germanische Rasse die Welt beherrschen und innerhalb der germanischen Rasse stellt die nordische Rasse – blondhaarige blauäugige Menschen – die Elite dar. Als Auslöser des Lebensborns gilt wahrscheinlich ein Bericht, der die Anzahl Schwangerschaftsunterbrechungen in Deutschland auf etwa 700.000 jährlich schätzt : nur die Hälfte davon wäre eine vollständige Armee. Nun muss diese Armee aus Elitemenschen aus der oberen Rasse bestehen. Natalismus dient dem Hegemonismus.

Offiziell wird also die Bekämpfung des Abortus angekündigt ; lasst uns die doppelte Funktion des Nazi-Diskurses nicht aus dem Auge verlieren : einerseits Leute zusammenbringen, indem der Feind aufgebaut wird. Der Feind, das ist der Jude, der Hühnerdieb, der Nigger, der Schwule, usw... all diese Kategorien, denen ein unterschiedlich farbiges Dreieck zugeordnet wird in den Todeslagern. Für die Katholiken sind die Juden am Tod Christi verantwortlich ; « Juden sind unser Unglück » schrieb seinerseits Luther und „Wenn ich einen Juden taufe, will ich ihn an die Elbbrücken führen, einen Stein um den Hals hängen, ihn hinabstoßen und sagen : Ich taufe dich im Namen Abrahams“ Luther (Tischreden, Nr. 1795). Antisemitismus, Bekämpfung des Abortus und der Homosexualität : die Perspektive einer moralischen Ordnung, die Wählerstimmen anlockt. Nicht zu sprechen von der versprochenen Ewigkeit – doch mit 1000 Jahren Verpachtung – für diejenigen, die das Jüngste Gericht überleben werden, also diese psychologische Vorbereitung auf die Ausrottung des Anderen, auf den Genozid.

La célèbre affiche que vous voyez 'Ils sont des millions à me soutenir » est vraie mais incomplète. Les nazis ne seraient pas parvenus au pouvoir sans soutien économique. Mais tout ramener aux facteurs économiques ne suffit pas : le parti nazi a trouvé aussi une légitimité dans certaines masses populaires (Hitler envoie la SS mater les SA qui distribuent l'argent des banques), mais aussi des élites : à la fin de la première guerre mondiale déjà, les juristes allemands s'étaient prononcés à l'unanimité contre la Constitution de Weimar, jugée trop libérale. On ne compte pas le nombre de scientifiques qui vont soutenir Hitler, même des prix Nobel.

Comme le rappelle le docteur Cymes, dans « Hippocrate aux enfers », quand le Reich lance un appel aux médecins à participer aux recherches « raciales », 70% d'entre eux se porteront volontaires.

Je me permets de vous livrer quelques interrogations que le thème du Lebensborn a suscitées en moi, très abductivement :

- Comment rassembler dans un même jugement le projet Lebensborn, le statut de la femme en RDA, la politique dite de l'enfant unique en Chine ou la répression de l'avortement dans la Roumanie de Ceaucescu ? Quel contenu donner au concept de totalitarisme ?
- L'évocation de ce qu'ont subi les victimes du Lebensborn évoque des réactions différentes en Allemagne et en Belgique ou en France : si l'empathie est à ce point liée au substrat culturel, la validité de l'empathie en tant que méthode ne doit-elle pas être relativisée ? En Belgique, on nous a trop souvent habitués à confondre antifascisme et germanophobie. A qui profite cet amalgame ?
- Les victimes du nazisme furent nombreuses, et chacune vient compléter l'image que nous nous faisons de ce régime : n'est-il donc pas indispensable d'évoquer toutes les catégories de victimes, sans les hiérarchiser quantitativement ?

Voici dans l'ordre de la conférence les interventions du directeur de Wégimont, M. Mestrez, qui nous trace un bref historique et portrait de Wégimont. Puis viennent celles du professeur Georg Lilienthal, historien de la médecine, matière qu'il enseigne à l'université de Mayence, parrain de Hadamar, ce lieu de mémoire du programme T4 (Eugénisme), Boris Thiolay, rédacteur de l'Express, qui a mené son enquête sur les enfants du Lebensborn et enfin Mme Astrid Eggers, elle-même née dans un Lebensborn, Trois points de vue : le témoin qui a vécu les choses, le scientifique qui compare, analyse, démonte la mécanique du crime, et le journaliste d'investigation qui a mené les investigations et permet le lien.

Das berühmte Plakat « Millionen stehen hinter mir » ist richtig aber unvollständig. Ohne ökonomische, finanzielle Unterstützung wären die Nazis nicht an die Macht gekommen. Aber alles auf ökonomische Faktoren zu reduzieren reicht nicht : die NSDAP fand auch eine Legitimität bei bestimmten Volksmassen (Wenn die SA im Ruhrgebiet die Banken überfallen und der Bevölkerung das Geld verteilt, schickt Hitler die SS gegen die SA) aber auch bei bestimmten Eliten : schon am Ende des ersten Weltkrieges hatten sich die deutschen Juristen einstimmig gegen die Weimarer Verfassung geäußert, weil sie ihnen zu liberal war. Ein ganz Menge Wissenschaftler, darunter Nobelpreisträger, werden Hitler unterstützen.

Und, wie Dr Cymes uns in « Hippocrates in der Hölle » daran erinnert, antworteten 70% der Ärzte positiv auf den Aufruf des 3. Reiches, sich an den « rassenkundlichen Forschungen » zu beteiligen.

Ich nehme mir die Freiheit, einige meiner Erwägungen, zwar sehr abduktiv, preiszugeben :

- Wie kann man in einer einzigen Kategorie das Programm Lebensborn, den Status der Frau in der DDR, die sogenannte Politik des Einzelkindes in China und die Unterdrückung des Schwangerschaftsabbruches in Rumänien zur Zeit Ceaucescu nebeneinander stellen ? Muss der Inhalt des Totalitarismusbegriffs angesichts dessen nicht wieder in Frage gestellt werden ?
- Was die Lebensbornkinder erlitten haben, erweckt unterschiedliche Mitgeföhle ob auf deutscher oder auf belgischer bzw französischer Seite. Wenn die Empathie, diese neueste Version des Mitleids, so sehr vom kulturellen Kontext abhängig ist, muss sie dann nicht als allgemeingültige Methode wieder in Frage gestellt, also relativiert werden ? In Belgien wurde der Antifaschismus zu oft mit Deutschfeindlichkeit amalgamiert : wem nutzt das ?
- Die Opfer des Nationalsozialismus waren äußerst zahlreich, jede Menschgruppe vervollständigt das Bild, das wir uns von diesem Regime machen : ist es eben nicht nötig, alle Opferkategorien zu erwähnen, ohne sie quantitativ zu diskriminieren ?

Um ins Konkrete zurückzukommen : heute wollen wir zuerst den Direktor von Wégimont, Herrn Mestree, hören, der uns eine kurze Geschichte der Anstalt darlegen wird. Darauf folgen drei Referenten : Frau Astrid Eggers, Lebensbornkind, Prof. Dr. Georg Lilienthal, Leiter der Gedenkstätte Hadamar und Herr Boris Thiolay, Redakteur der französischen Zeitschrift « L'Express », der über die Lebensbornkinder ermittelt hat. Drei Redner, also drei Sichtweisen : die Zeiteugin, die das Problem erlebt hat und dessen Folgen noch immer erlebt, der Wissenschaftler, der vergleicht, analysiert und die Mechanik des kriminellen Unternehmens zerlegt, und dazwischen der investigative Journalist, dessen Ermittlungen die Verbindung erlaubt. Zum Schluss werden wir Zeit für die Fragen aus dem Publikum haben, mit Hilfe der nicht unbedingt qualifizierten und ehrenamtlichen Dolmetscher.

Permettez-moi de remercier tous ceux qui nous soutiennent : la ville d'Aix, l'Université Populaire d'Aix, « Démocratie erleben / vivre la démocratie », émulation du syndicat DGB, les affaires culturelles de la province de Liège, les Territoires de la Mémoire. Et puis tous ceux qui m'ont aidé à mettre ceci sur pied, ainsi que le domaine de Wégimont et son personnel pour leur bon accueil, ce qui n'allait pas de soi puisque l'image du lieu est plutôt synonyme de joie de vivre. Enfin, ce n'est pas la première synergie entre les Territoires, la VVN (antifa) d'Aix et La Raison, et j'espère qu'il y en aura d'autres.

Je nous souhaite à tous d'être au terme de cette journée un peu plus riche qu'au début.
Ich wünsche uns allen am Ende dieses Tage sein bisschen reicher geworden zu sein.

Ich möchte meinen Dank aussprechen all denjenigen, die uns unterstützen : die Stadt Aachen, die Volkshochschule Aachen, « Demokratie erleben », die Kulturabteilung der Provinz Lüttich, die Territoires de la Mémoires (buchstäblich Gebiete der Erinnerung) sowie das Provinzialgebiet Wegimont und dessen Personal, die uns sehr freundlich empfangen haben, was nicht selbstverständlich war, da das Image der Anstalt eher eines der Lebensfreude ist. [Zum Schluss : es geht hier nicht um die erste Zusammenarbeit zwischen den Territoires, der VVN Aachen und dem Spaer Freidenkerkreis « die Vernunft » : hoffentlich auch nicht die letzte.

Bref aperçu historique de Wégimont

Eric Mestrez, directeur du domaine

Le nom de Wégimont est d'origine germanique : Wigg ou Wiggi était le nom de famille d'un chevalier qui devint propriétaire du lieu vers 1190. On lui avait accolé la racine romane « mont ». A quoi ressemblait cette contrée à l'époque : étaient-ce des prairies, des bois ? Les parties les plus anciennes de la bâtisse furent érigées à la fin du 15^e ou au début du 16^e siècle. Aux 17^e et 18^e, elle est agrandie, au point que l'on peut alors parler d'un château, mais qui sert plus de bastide de campagne que de fortification. Les ailes centre et est datent visiblement du 18^e siècle. Le grand escalier d'entrée porte lui la date plus précisée de 1719.

Au fronton de la façade on remarquait une horloge encadrée par les armoiries de la famille d'Oulremont. Tout autour de l'enceinte des bâtiments, un fossé assez profond, alimenté par un ruisseau, relie, par un pont en pierre, de plusieurs arches, le château à la terre ferme. Primitivement, il existait un pont-levis. Du château, part un souterrain passant sous le fossé, qui aboutit au fond du parc où s'élève, sur une haute roche, percée de grottes, un ravissant temple grec : ce souterrain, qui servait sans doute de lieu de refuge, est en grande partie comblé par des éboulements. Plus haut, il y a trois pièces d'eau.

Pendant la révolution française et au cours de la première guerre mondiale, le château fut occupé par des troupes, mais il n'en subit pas trop de dégâts. En 1920, la province de Liège hérita du domaine de la famille d'Oulremont. Dans le parc, on peut voir une chapelle : c'est là que reposent plusieurs anciens propriétaires du château. En 1937, la province décida d'en faire un centre de loisirs permettant aux familles de travailleurs de profiter de vacances distrayantes et économiques. On y aménagea une plaine de jeux, un camping et des chambres dans le château.

En 1940, les nazis réquisitionnèrent le domaine pour en faire un home Lebensborn, baptisé « Ardennes », et qui allait se heurter à une sourde animosité de la part de la population locale. Le home fut évacué en 1944.

Par la suite, le château servit pendant vingt ans de home pour personnes âgées, où celles-ci pouvaient passer des vacances pendant que le parc était rendu accessible aux enfants et aux promeneurs. En 1964, un terrible incendie qui allait coûter la vie à 17 personnes, dévasta la partie centrale de l'aile sud. Il fallut attendre 1976 pour voir les deux ailes assainies et restaurées.

Kurzer historischer Überblick von Wegimont.

Herr Mestrez Leiter von Wégimont

Der Name Wegimont stammt aus dem germanischen « Wigi » oder « Wiggi », mit dem romanischen « Mont » verbunden. So hieß der Herr, der gegen 1190 Eigentümer des Orts wurde. Wie die örtliche Landschaft damals aussah wissen wir nicht : waren es Wiesen ? Wälder ? Die ältesten Teile des Schlosses wurden Ende des 15. oder Anfang des 16. errichtet. Im 17. Und 18. Jahrhundert wurden die Gebäude dergestalt ausgebaut, dass man von einem Schloss sprechen kann, doch es diente eher als Landhaus als als Burg. Mittel- und Ostteil stammen offensichtlich aus dem 18. Jahrhundert. Die Eingangs-Freitreppe trägt das Datum 1719.

Am Giebel stand eine Uhr, umrahmt vom Wappen der Familie d'Oulremont. Das ganz ist von einem Wassergrab umgeben : ursprünglich war da eine Zugbrücke zu finden, heute eine feste Steinbrücke. Vom Schloss aus geht ein Tunnel unter dem Graben hindurch bis zum Ende des Parks bis zu einem hohen, von Höhlen durlöchernten Felsen, wo sich ein hübscher griechischer Tempel erhebt. Er diente als Fluchtweg, ist heute zum größten Teil als Folge eines Erdbebens nicht mehr brauchbar. In der Nähe liegen drei Teiche.

Während der französischen Revolution und im ersten Weltkrieg wurden hier Truppen einquartiert, doch das Schloss erlitt dabei nur wenige Schäden. 1920 erbte die Provinz Lüttich die Domäne von der Familie d'Oulremont. Im Park sieht man eine Kapelle : dort liegen viele ehemalige Besitzer des Schlosses begraben. 1938 beschloss die Provinz daraus ein Erholungsgebiet zu machen, im Sinne vom sozialen Tourismus. Gemeint waren unter anderem Kinder von Lütticher Kohlengrubenarbeitern. Errichtet wurden ein Spielplatz und ein Zeltplatz, während im Schloss Schlafräume angelegt werden.

1940 wurde die Domäne von den Nazis beschlagnahmt, die 1942 daraus ein Lebensbornheim machten, genannt Ardennen und das in der lokalen Bevölkerung auf schweigsame Feindseligkeit stieß. Es wurde im September 1944 evakuiert.

Später diente zwanzig Jahre lang das Schloss als Altersheim, wo Rentner Ferien verbringen konnten, während die Parkanlage Kindern und Wanderern zugänglich gemacht wurde. Am 26. Mai 1964 wurde der mittlere Teil des Südlügels durch einen ungeheueren Brand verwüstet. Dabei kamen 17 alte Menschen ums Leben. Man musste bis 1976 warten, bis die beiden Seitenflügel saniert und restauriert wurden.

Aujourd'hui, le domaine est un lieu d'événements socio-pédagogiques, culturels et sportifs, et un centre de congrès pour des groupes. Le tourisme social reste d'actualité : le château compte 122 lits, 10 salles de réunions, deux salles de classe, un restaurant (aménagé dans les anciennes écuries) et une cafeteria. Le camping existe toujours, avec 136 emplacements, et en 2005, le bassin de natation fut aménagé en piscine de loisirs ; on trouve aussi un golf, des emplacements pour barbecue, on peut faire du canotage ou pêcher.

Le billet d'accès au parc est gratuit pour les enfants de moins de 3 ans, coûte 1,50 euros pour les enfants jusqu'à 12 ans, 2 euros pour les adolescents et les adultes ; pour 4,5 €, le visiteur a accès au parc et à ses installations. Ceci pour que vous puissiez vous faire une idée de notre politique. Du 1^{er} mai au 2 septembre, c'est l'affluence ici, de 10 à 19 heures. Le reste de l'année, les installations sont fermées mais le parc reste gratuitement accessible aux promeneurs, mais uniquement pendant les heures claires.

Die Domäne ist heute eine Stätte für sozialpädagogische, kulturelle und sportliche Angelegenheiten sowie ein Tagungszentrum für Gruppen. Der soziale Tourismus bleibt an der Tagesordnung : das Schloss zählt 122 Betten, 10 Versammlungsräume, zwei Klassenräume, einen Speiseraum (im ehemaligen Pferdestall) und eine Cafeteria. Der Campingplatz besteht noch immer mit 136 Stellen und 2005 wurde das Schwimmbecken zu einem Schwimmkomplex ausgebaut. Außerdem verfügen wir über mehrer Grillplätze, einen Golfplatz, hier kann man auch Kanu fahren oder fischen. Die Tageseintrittskarte ist kostenlos für Kinder unter 3 Jahren, kostet bis 12 Jahren anderthalbe Euros und 2 Euro für Heranwachsende und Erwachsene, um sich ein Bild unserer Tarifpolitik zu machen. Vom 1. Mai bis zum 2. September läuft es hier auf volle Touren täglich von 10 bis 19 Uhr. Den Rest des Jahres ist alles geschlossen, doch der Park bleibt kostenlos für Wanderer zugänglich, zwar aber nur tagsüber.

Über den "Lebensborn e. V." der SS

Georg Lilienthal

Der "Lebensborn" e.V. war weder eine Zeugungs- oder Zuchtanstalt noch eine karitative Einrichtung. Dennoch diente er als SS-Verein auf spezifische Weise der nationalsozialistischen Bevölkerungs- und Rassenpolitik.

Der "Lebensborn" e.V. war ein Ergebnis der NS-Rassenideologie : "Minderwertige" Rassen mussten bekämpft und ausgerottet (Holocaust) werden und "hochwertige" Rassen (damit war vor allem das deutsche Volk gemeint) mussten gefördert werden. Die Förderung "hochwertiger" Rassen bestand darin, politische und soziale Bedingungen so zu ändern, dass von ihnen möglichst viele Kinder zur Welt kamen. Deshalb kam es Hitler auch nicht darauf an, ob Kinder ehelich oder unehelich geboren wurden.

Gründung

Als Reichsführer-SS Heinrich Himmler 1935 höchster Polizeichef im Deutschen Reich wurde, ging er davon aus, dass jährlich ca. 700.000 Abtreibungen vorgenommen wurden. Frauen, die schwanger wurden, ohne verheiratet zu sein, wurden damals sozial ausgegrenzt. Sie wurden von der eigenen Familie verjagt, verloren ihren Arbeitsplatz. Viele versuchten, diesen Konflikt durch eine illegale Schwangerschaftsunterbrechung zu lösen. Und hier setzte Himmler an. Für ihn waren 700.000 Abtreibungen 700.000 verlorene Kinder. Wenn jetzt aber, so die Überlegungen Himmlers, niemand von der Schwangerschaft erfahren würde, würde damit auch der Grund für eine Abtreibung entfallen. Deshalb wollte er Schwangerschaftsunterbrechungen nicht nur mit Strafen bekämpfen, sondern auch mit der Geheimhaltung von Schwangerschaft und Geburt.

Zur Realisierung dieser Idee gründete Himmler 1935 den "Lebensborn e. V." Nach der Satzung war die zentrale Aufgabe des Vereins, dass er "rassisch und erbbiologisch wertvolle werdenden Mütter" und ihre Kinder betreut. Der ärztliche Leiter des "Lebensborn", SS-Oberführer Dr. med. Gregor Ebner, stellte darüber hinaus 1938 fest: Aus dem "Lebensborn" werde eine auserlesene Jugend hervorgehen, **"wertvoll an Geist und Körper, der Adel der Zukunft"**. Der "Lebensborn", fuhr er fort, schütze die ledige Mutter und ihr Kind vor den Angriffen der Gesellschaft **"einzig und allein aus dem Gedanken heraus, daß wir Deutsche es uns nicht leisten können, auch nur auf einen einzigen Tropfen guten Blutes zu verzichten"**.

L'organisation « LEBENSBORN » de la SS

Georg Lilienthal

L'organisation « Lebensborn » ou plus exactement l' « Association enregistrée Lebensborn » ne fut ni un centre de procréation dirigée ou bien un « haras humain » ni une institution caritative, même si un tribunal militaire américain l'a affirmé après la guerre, la disculpant ainsi de toute responsabilité dans les crimes nazis. Cependant, en tant qu'association SS, elle servit par sa spécificité la politique raciale et de peuplement national-socialiste.

L'organisation « Lebensborn » était une émanation de l'idéologie raciale national-socialiste : les races « inférieures » devaient être combattues et exterminées (Holocaust) et les races « supérieures » (par là, il s'agissait avant tout du peuple allemand) devaient prospérer. La promotion des races « supérieures » consistait à changer les conditions politiques et sociales de telle manière qu'elles puissent mettre au monde le plus grand nombre possible d'enfants. C'est pourquoi il importait peu à Hitler que les enfants soient légitimes ou illégitimes.

La création

Lorsque le Reichsführer-SS Heinrich Himmler devint en 1935 le premier policier du Reich allemand, il estima qu'environ 700.000 avortements avaient lieu annuellement. A cette époque, les femmes qui tombaient enceintes sans être mariées étaient socialement exclues. Elles étaient chassées de leurs familles, perdaient leur emploi. Beaucoup tentaient de résoudre ce conflit par des interruptions volontaires de grossesse illégales. C'est ici qu'intervint Himmler. Pour lui, les 700.000 avortements étaient 700.000 enfants perdus. Réflexion faite, Himmler se dit alors que si personne n'apprenait que les femmes étaient enceintes, les avortements n'avaient plus de raison d'être. En conséquence, il voulut lutter contre les avortements non seulement en sanctionnant les mères, mais aussi en cachant les grossesses et les naissances.

Afin de réaliser cette idée, Himmler créa en 1935 l'organisation « Lebensborn ». D'après ses statuts, la mission principale de l'organisation était de « prendre en charge les parturientes racialement et génétiquement supérieures » et leurs enfants. Le médecin-chef du Lebensborn, l'Oberführer-SS Docteur Gregor Ebner, fit en 1938 la constatation suivante: une jeunesse de qualité sortira du Lebensborn, une jeunesse « ayant une grande valeur physique et spirituelle et constituant la noblesse de l'avenir ». Le « Lebensborn », poursuivit-il, protège la mère célibataire et son enfant des attaques de la société « purement et simplement en raison du fait que nous autres Allemands ne pouvons pas nous permettre de renoncer à la moindre goutte de sang pur. »

Entbindungs- und Kinderheime

Um es noch einmal deutlich zu sagen : Der "Lebensborn" sollte Frauen, die bereits schwanger waren, aus rassenideologischen Gründen Beistand leisten. Deshalb errichtete er Entbindungsheime. Das erste Heim dieser Art wurde 1936 in Steinhöring bei München eröffnet. Bis Kriegsende besaß der Verein im Deutschen Reich (einschließlich Österreich) 9 Entbindungs- und zwei Kinderheime, in denen 7000 bis 8000 Kinder, davon 50 bis 60% unehelich, zur Welt kamen.

Geheimhaltung

Die von Himmler geforderte Geheimhaltung von Schwangerschaft und Geburt konnte nur unter Ausschaltung oder Umgehung geltenden Rechts durchgeführt werden. **Eigene Heim-Standesämter** verhinderten, daß das Geburtsstandesamt der Mutter von der Geburt eines unehelichen Kindes unterrichtet wurde, wie es gesetzlich vorgeschrieben war. Um die polizeiliche Meldepflicht zu unterlaufen, richtete der Verein in den Heimen **eigene Meldeämter** ein und verschaffte den werdenden Müttern **Deckadressen**, damit sie ihrer Heimatbehörde nicht das "Lebensborn"-Heim als neuen Aufenthaltsort nennen mußten.

Betreuung

Nach der Geburt übernahm "der "Lebensborn" die **Vormundschaft**, die bei unehelichen Kindern gesetzlich vorgeschrieben war. Da er daran interessiert war, daß die Mütter ihre Kinder großzogen, half er ihnen bei der **Arbeitsplatz- und Wohnungssuche**. Erst wenn ein Zusammenleben von Mutter und Kind aus äußeren Gründen - zumal im Krieg - nicht möglich war, nahm er Kinder für einen befristeten Zeitraum in seine **eigenen Kinderheime** auf oder vermittelte sie in **Familienpflege**.

Adoptionen waren nur für den Ausnahmefall vorgesehen und bedurften jedes Mal der persönlichen Zustimmung Himmlers. Bis Kriegsende wurden insgesamt nur 100 Kinder zur Adoption gegeben. Aufgrund dieser Fürsorgemaßnahmen hat ein Großteil der Frauen den "Lebensborn" als eine karitative Einrichtung in Erinnerung behalten.

Ausbreitung nach Kriegsbeginn

Mit der Besetzung West- und Nordeuropas durch die deutschen Truppen expandierte der "Lebensborn" über die Reichsgrenzen hinaus.

Norwegen

Nationalsozialistische Rassenanhänger schätzten den rassistischen Wert der Bevölkerung Norwegens besonders hoch ein. Sie betrachteten die Norweger als "germanisches Brudervolk". Daher übernahm der "Lebensborn" sehr schnell die Betreuung der rund 12.000 meist unehelichen Kinder norwegischer Mütter und deutscher Väter. Ab 1941 errichtete er dort insgesamt 10 Entbindungs- und Kinderheime. Rund 250 dieser Kinder wurden meist ohne die Zustimmung ihrer Mütter nach Deutschland gebracht, wo sie adoptiert werden sollten.

Les maternités et les foyers pour enfants

Pour être tout à fait clair: le « Lebensborn », pour des raisons d'idéologie raciale, devait soutenir les femmes enceintes. A cet effet, il créa des maternités. Le premier foyer de cette sorte fut ouvert en 1936 à Steinhöring près de Munich. A la fin de la guerre, l'organisation possédait à l'intérieur du Reich allemand (Autriche incluse) 9 maternités et 2 foyers pour enfants dans lesquels 7000 à 8000 enfants – dont 50% à 60% étaient illégitimes – vinrent au monde.

La confidentialité

Le caractère de confidentialité exigé par Himmler en ce qui concerne les grossesses et les naissances ne pouvait être garanti qu'en contournant ou en faisant abstraction du droit en vigueur. Les propres états-civils des foyers empêchèrent ainsi que l'état-civil du lieu de naissance de la mère soit informé de la naissance d'un enfant illégitime comme cela était exigé par la loi. Afin de se soustraire à la déclaration domiciliaire obligatoire, l'organisation mit en place dans les foyers ses propres bureaux de déclaration domiciliaire et fournit aux futures mères des adresses de couverture afin qu'elles n'aient pas à déclarer à leur administration d'origine le foyer du « Lebensborn » comme nouveau lieu de résidence.

La prise en charge

Après la naissance des enfants le « Lebensborn » se chargeait de leur tutelle qui, pour les enfants illégitimes, était prescrite par la loi. Du fait que le « Lebensborn » voyait un intérêt à ce que les mères élèvent leurs enfants, il les aidait à trouver un logement et du travail. C'est seulement lorsque, pour des facteurs extérieurs, comme la guerre, la vie commune de la mère et de l'enfant n'était pas possible que l'organisation accueillait les enfants pour une période bien déterminée dans ses propres foyers ou bien les confiait aux soins de familles.

Les adoptions n'étaient prévues que pour les cas exceptionnels et devaient obtenir à chaque fois l'accord de Himmler. A la fin de la guerre, seulement 100 enfants au total avaient été adoptés. En raison de ces dispositions à caractère social, une grande partie des femmes a conservé en mémoire l'organisation « Lebensborn » comme une institution caritative.

L'extension des « Lebensborn » après le début de la guerre

L'organisation « Lebensborn » s'est étendue au-delà des frontières du Reich lorsque les troupes allemandes ont occupé l'Ouest et le Nord de l'Europe.

La Norvège

Les partisans nationaux-socialistes de la race plaçaient la valeur raciale de la population norvégienne à un niveau particulièrement élevé. Ils considéraient les Norvégiens comme un « peuple germanique frère ». C'est pour cette raison que le « Lebensborn » prit très rapidement en charge les quelque 12.000 enfants, la plupart illégitimes, nés de mères norvégiennes et de pères allemands. A partir de 1941, le « Lebensborn » créa dans ce pays au total 10 maternités et foyers. Environ 250 de ces enfants furent transférés en Allemagne sans l'accord de leurs mères pour y être adoptés.

Außerdem eröffnete der Verein jeweils ein Entbindungsheim in **Belgien** und **Frankreich** sowie ein Kinderheim in **Luxemburg**. In Belgien wurde hier in Wégimont im März 1943 das Lebensborn-Entbindungsheim mit Namen "Ardennen"

eröffnet. Als es am 1. September 1944 wegen den vorrückenden Alliierten geräumt wurde, hatten nach den Recherchen von Boris Thiolay 40 bis 50 Frauen in dem Heim entbunden.

Eindeutschung "fremdvölkischer" Kinder

Ab 1942 beteiligte sich der "Lebensborn" auch an der Eindeutschung von 350 Kindern im Alter von wenigen Monaten bis 17 Jahren, die nach einer rassistischen Musterung durch die SS aus dem früheren **Jugoslawien** (Kroatien, Slowenien), **Polen** oder der ehemaligen **Tschechoslowakei** gegen den Willen oder ohne Wissen ihrer Eltern bzw. Erziehungsberechtigten nach Deutschland verschleppt worden waren. Er gab ihnen deutsche Namen, erzog sie in seinen Heimen zu deutscher Lebensweise oder vermittelte sie in deutsche Pflegefamilien zum Zwecke einer späteren Adoption.

Rassische Auslese

Wie die SS insgesamt, so war der "Lebensborn" im Besonderen dem Auslesegedanken verpflichtet.

Aufnahme

Werdende Mütter wurden nur in die Heime aufgenommen, wenn sie den rassistischen und erbbiologischen Voraussetzungen, die für die SS galten, entsprachen. So mußten sie mindestens 1,70 m groß sein, blonde und blauäugige wurden bevorzugt. Mit einer Ahnentafel, die über Eltern und Großeltern Auskunft gab, und speziellen Fragebögen ("Fragebogen KM" und "Gesundheitsnachweis"), die von einem Arzt auszufüllen waren, hatten die Frauen ihre gesundheitliche und rassistische Tauglichkeit nachzuweisen. Entsprechende Belege wurden auch von dem Vater des zu erwartenden Kindes verlangt.

RF-Fragebogen

Mit der Aufnahme in ein "Lebensborn"-Heim war aber noch nicht das rassistische Endurteil über die Mutter gefällt. Während des Aufenthaltes wurde vom ärztlichen Heimleiter und der Oberschwester ein weiterer Fragebogen ausgefüllt, der nur für Himmler bestimmt war. Diese "RF-Fragebogen" waren streng geheim und wurden ohne Wissen der Mütter angelegt. Neben persönlichen Daten wurde das "rassistische Erscheinungsbild" der Mutter notiert sowie ihr Verhalten im Heim und gegenüber dem Kind. Abschließend wurde gefragt, ob sie "rassisch", "weltanschaulich" und "charakterlich" der Auslese der SS entspreche und ob von ihr **"im Sinne des Ausleseprinzips der SS noch weitere Kinder erwünscht"** seien.

Namensgebung

Auch wurden die Mütter gehalten, ihre Kinder anstelle der Taufe einer "SS-Namensgebung" zu unterziehen, wodurch sie förmlich in die "SS-Sippengemeinschaft" aufgenommen wurden.

De plus, l'organisation ouvrit une maternité en Belgique et une en France ainsi qu'un foyer pour enfants au Luxembourg. En Octobre 1943, la SS estima que dans la France occupée 85.000 enfants étaient nés de mères françaises et de pères allemands. Pour cette raison, le « Lebensborn » ouvrit une maternité à Lamorlaye, près de Chantilly, le 06.02.1944. A cause de la situation sur le front elle fut fermée dès le 10.08.1944. D'après les recherches de Boris Thiolay parues dans l'Express de mai/juin 2009, 21 enfants au maximum naquirent pendant cette période.

La germanisation des « enfants de peuples étrangers »

A partir de 1942, le « Lebensborn » participa également à la germanisation de 350 enfants, âgés de quelques mois à 17 ans, qui, à la suite de tests de sélection raciale conduits par les SS, avaient été transférés de l'ancienne Yougoslavie (Croatie, Slovénie), de Pologne ou de l'ancienne Tchécoslovaquie en Allemagne contre la volonté ou bien à l'insu de leurs parents ou de leurs responsables légaux. Le « Lebensborn » leur donna des noms allemands, les éduqua à l'allemande dans ses foyers ou bien les confia à des familles d'accueil allemandes en vue d'une adoption ultérieure.

La sélection raciale

Tout comme l'ensemble de la SS, l'organisation « Lebensborn », en particulier, était tenue à l'esprit de la sélection.

L'accueil

Les parturientes étaient accueillies dans les foyers seulement si elles remplissaient les conditions raciales génétiques requises par la SS. C'est ainsi qu'elles devaient mesurer au moins 1,70 m. Les types raciaux « ostique » et « westique » étaient refusés, alors que les blondes aux yeux bleus étaient préférées. Les femmes devaient prouver leur qualité raciale et médicale d'une part, grâce à un arbre généalogique des parents et des grands-parents ou même encore mieux des ancêtres jusqu'à 1800 – comme cela était exigé dans la SS – et d'autre part par des questionnaires spéciaux (Questionnaire de la mère d'un enfant illégitime dit « KM » et « Certificat de santé ») qui devaient être remplis par un médecin. Des documents similaires étaient également exigés du père du futur enfant.

Le questionnaire « Reichsführer »

L'admission dans un foyer du « Lebensborn » ne signifiait cependant pas encore un jugement racial définitif concernant la mère. Pendant le séjour dans le foyer, le médecin-chef ainsi que l'infirmière-chef remplissaient un autre questionnaire qui était uniquement destiné à Himmler. Ces questionnaires « Reichsführer » étaient très secrets et élaborés à l'insu des mères. Dans ces questionnaires, outre des informations personnelles, figuraient l'« apparence raciale » de la mère ainsi que son comportement dans le foyer et vis-à-vis de l'enfant. En dernier lieu, il était demandé si elle correspondait de manière « raciale », « idéologique » et « par son caractère » à la sélection de la SS et s'il était souhaitable qu'elle ait encore d'autres enfants « dans l'esprit du principe de la sélection de la SS ».

L'attribution du prénom

Les mères étaient également obligées de soumettre leurs enfants à une cérémonie SS « d'attribution du prénom » à la place du baptême. Au cours de celle-ci ils étaient formellement accueillis au sein de la « communauté familiale de la SS ».

"Euthanasie"

Was wegen der rassistischen Auslese eigentlich nicht vorkommen durfte, trat manchmal dennoch ein : Kinder kamen mit schweren Mißbildungen auf die Welt. Was geschah mit ihnen ? Sie wurden aus dem Heim genommen, und der "Lebensborn" lehnte die Übernahme ihrer Vormundschaft ab. Bislang sind mir 17 solcher behinderter Kinder bekannt. Sie wurden vom "Lebensborn" in spezielle Heil- und Pflegeanstalten verlegt, in denen Kinder nach einer gewissen Beobachtungszeit getötet wurden. Alle 17 im "Lebensborn" mit Behinderungen geborenen Kinder wurden dort ermordet.

Gescheiterte Utopie

Himmler hatte die Phantasie, dass dem Deutschen Reich nach 30 Jahren mit Hilfe des "Lebensborn" 400.000 Soldaten mehr zur Verfügung stehen würden. Die Bilanz sah aber nach 9 Jahren "Lebensborn" ganz anders aus: Wenn wir von ungefähr 8.000 "Lebensborn"-Geburten zwischen 1936 und 1945 im Deutschen Reich ausgehen, von denen ca. 60 % unehelich waren, so wäre das allenfalls ein Plus von 4.800 Geburten ; ein äußerst mageres Ergebnis. Himmlers Utopie war also kläglich gescheitert.

Schluß

Wie erging es aber den Kindern, deren Schicksale sich hinter diesen Zahlen verbergen ? Die meisten Kinder blieben für mehrere Monate manchmal für ein bis zwei Jahre im "Lebensborn". Ein Teil von ihnen wurde von Heim zu Heim, von Pflegefamilie zu Pflegefamilie geschoben, bis sie, meist erst nach dem Krieg, von einem kinderlosen Ehepaar auf Dauer aufgenommen wurden. Die anderen Kinder wurden nach einer unterschiedlich langen Zeit der Trennung von ihren Müttern zu sich geholt, nachdem sich deren Lebenssituation stabilisiert hatte. Mit wenigen Ausnahmen ist allen "Lebensborn"-Kindern gemeinsam, dass ihnen von Müttern und Adoptiveltern die Herkunft verschwiegen wurde. Die Mütter verstummten oder tischten Lügen auf, wenn die heranwachsenden Kinder nach den unbekanntem Vätern oder der frühen Kindheit fragten. Die Kinder spürten ihr Leben lang, daß ihre Mütter vor ihnen Geheimnisse verbargen. Unter diesen Umständen konnten sie kein stabiles liebevolles Vertrauensverhältnis zu ihren Müttern oder auch Adoptiveltern entwickeln. Dadurch wurde ihr Selbstwertgefühl geschwächt. Gleichzeitig fehlte ihnen durch die Unkenntnis über den leiblichen Vater ein Stück ihrer Identität.

Von diesen Erfahrungen sind die "Lebensborn"-Kinder geprägt um nicht zu sagen traumatisiert. Sie waren daher auch lange Jahre ihres Lebens gelähmt, nach den Spuren ihrer Herkunft zu suchen. Nur allmählich gelang es den meisten von ihnen, in mühe- und leidvollen Recherchen, den leiblichen Vater zu ermitteln, ihre Kindheit zu rekonstruieren und damit ihre familiären Wurzeln zu finden. Eine unbekannte Zahl von "Lebensborn"-Kinder sucht aber heute noch nach ihrer verlorenen Kindheit, vor allem solche Kinder, die aus besetzten Ländern nach Deutschland verschleppt worden waren, und weder Mutter noch Vater kennen. Nicht anders ergeht es den "Kriegskindern" wie hier in Belgien.

Angesichts der historischen Fakten ist es nicht gerechtfertigt, vom "Lebensborn" als einer "Zeugungs- und Zuchtanstalt" oder auch eines "Bordells" zu sprechen. Auch verbietet dies der Respekt vor dem Schicksal der unschuldigen Kinder, die vom "Lebensborn" für die Zwecke der nationalsozialistischen Bevölkerungs- und Rassenpolitik mißbraucht wurden.

L'«euthanasie»

Cependant, ce qui ne devait pas arriver en raison de la sélection raciale arrivait parfois: des enfants naissaient avec des malformations, par exemple avec des pieds bots ou bien avec un bec-de-lièvre. Qu'advint-il d'eux? Ils furent retirés du foyer et le « Lebensborn » refusa la prise en charge de leur tutelle.

Je connais jusqu'à ce jour dix-sept cas de tels enfants handicapés. Ils furent transférés du « Lebensborn » dans des institutions spéciales de soins dans lesquelles les enfants étaient tués après une certaine période d'observation. Trois de ces enfants handicapés nés dans le « Lebensborn » furent assassinés dans ces institutions.

L'échec d'une utopie

Himmler avait rêvé que le Reich allemand, après 30 ans, avec l'aide du « Lebensborn » aurait pu disposer de 400.000 soldats supplémentaires. Cependant, après neuf ans d'existence du « Lebensborn » le bilan était tout autre: Si nous partons des quelque 8.000 naissances au sein des « Lebensborn » entre 1936 et 1945 dans le Reich allemand, dont environ 60% furent illégitimes, nous aboutissons au mieux à un plus de 4.800 naissances; un résultat bien maigre. L'utopie de Himmler avait pitoyablement échoué.

Conclusion

Que sont devenus les enfants dont les destins se cachent derrière ces chiffres? La plupart des enfants restèrent plusieurs mois, parfois pendant un voire deux ans dans le « Lebensborn ». Une partie d'entre eux fut ballottée d'un foyer à un autre, de familles d'accueil en familles d'accueil jusqu'à ce qu'ils soient, pour la plupart seulement à la fin de la guerre, adoptés définitivement par des couples sans enfant. Les autres enfants furent récupérés par leurs mères après une période de séparation plus ou moins longue lorsque leur situation personnelle se fut stabilisée.

A quelques exceptions près, tous les enfants du « Lebensborn » ont en commun que leurs mères et parents adoptifs leur dissimulèrent leur origine.

Leurs mères gardaient le silence ou bien accumulaient les mensonges lorsque les enfants en grandissant posaient des questions sur leurs pères inconnus ou sur leur enfance. Les enfants ont ressenti toute leur vie que leurs mères avaient des secrets qu'elles ne voulaient pas leur confier. Dans ces conditions, il leur était impossible de développer une relation de confiance stable et affective avec leurs mères ou leurs parents adoptifs. De ce fait, leur estime de soi en a été amoindrie. Simultanément, comme ils ne connaissaient pas leurs pères géniteurs il leur manquait une partie de leur identité. Les enfants du « Lebensborn » sont marqués pour ne pas dire traumatisés par ces expériences. C'est pourquoi ils ont été paralysés pendant des années de leurs vies à l'idée de rechercher leur origine.

Ce n'est que petit à petit qu'ils sont parvenus pour la plupart à reconstruire leur enfance en procédant à des recherches difficiles et douloureuses pour retrouver leurs pères géniteurs. Et à trouver finalement leurs racines familiales. Un nombre inconnu d'enfants du « Lebensborn » sont encore aujourd'hui à la recherche de leur enfance perdue. Surtout les enfants originaires de pays occupés qui furent transférés en Allemagne et qui ignorent tout de leurs mères et de leurs pères.

Au vu des faits historiques il n'est pas justifié de parler du « Lebensborn » comme d'un centre de procréation dirigée, d'un « haras humain » ou même encore d'un « bordel ». Le respect que l'on doit au destin de ces enfants innocents qui furent utilisés pour les besoins de la politique raciale et démographique national-socialiste nous l'interdit.

Mon enquête

Boris Thiolay

Au début de 2008, j'enquêtais sur ces Français qui, à la mort de leur père, avaient découvert que leur père avait eu un enfant caché pendant la deuxième guerre mondiale, et s'étaient parfois trouvé un demi-frère ou une demi-sœur : des prisonniers ou travailleurs réquisitionnés en Allemagne, certains célibataires, d'autres déjà pères de famille, avaient rencontré une jeune femme, à la ferme ou à l'usine ; la paix revenue, ils étaient rentrés chez eux, avaient repris le cours de leur vie, rechignant à évoquer ces années sombres. Parmi les archives mises à ma disposition par le Service International de Recherches de la Croix-Rouge figuraient celles du Lebensborn.

On y a consacré peu de livres : jusque 1970, ce fut considéré comme une rumeur, il fallut attendre la parution de l'ouvrage de Georg Lilienthal en 1985, et surtout sa parution en livre de poche en 1994 pour briser le silence.

Les enfants du Lebensborn sont des orphelins de l'histoire. En 1945, dans les décombres de l'Europe où près de 50 millions de personnes ont été anéanties, ils sont quantité négligeable. La nature criminelle de ce qu'ils ont subi n'est même pas établie aux yeux des Alliés. D'ailleurs, quatre des responsables SS de l'organisation – jugés en 1948 en compagnie d'autres cadres nazis chargés des questions raciales, lors de l'un des douze grands procès de Nuremberg – sont libérés à l'issue des audiences. Ils ont convaincu le tribunal que les maternités étaient une « œuvre de charité ».

Il n'en était rien. Le Lebensborn est une organisation criminelle. Aux yeux des maîtres de la SS, le Lebensborn représente un enjeu fondamental. Comparativement, à leurs yeux, le combat engagé contre les « ennemis du Reich », en particulier l'extermination totale des juifs, ne constitue qu'une simple étape sur la voie du Nouvel Ordre européen. D'ailleurs, à la fin de 1943, Himmler parle déjà de la question juive au passé. Au même moment, ses services planifient l'ouverture d'une nouvelle maternité en France.

Je suis parti à la recherche des enfants français et belges du Lebensborn. Ils constituent des témoins particuliers de l'histoire. Ils se sont sans cesse heurtés aux parois d'un dédale silencieux. Mères, naturelles honteuses, parents adoptifs non avertis, administration française inflexible, archives allemandes détruites, inconnues ou si difficilement accessibles. Les noms de famille avaient parfois été falsifiés pour brouiller les pistes.

Meine Ermittlungen

Boris Thiolay

Anfang 2008 ermittelte ich über jene Franzosen, die anlässlich des Todes des Vaters entdeckt hatten, dass ihr Vater ein bisher verschwiegenes Kind im zweiten Weltkrieg gehabt hatte, und manchmal dabei auf eine Halbschwester oder einen Halbbruder gestoßen waren : Kriegsgefangene, Zwangsarbeiter, die einen ledig, andere schon Familienväter, die auf dem Hof oder in der Fabrik eine junge Frau kennengelernt hatten : nach dem Frieden waren sie heimgefahren und hatten weiter gelebt, als hätte es diese dunklen Jahre nie gegeben. Der Internationale Ermittlungsdienst des Roten Kreuzes stellte mir ein ganzes Archiv zur Verfügung, in dem die Kinder des Lebensborn standen.

Diesem Thema wurden wenige Bücher gewidmet : bis 1970 wurde es als Gerücht betrachtet, und zwar bis zum Erscheinen des Buches von Georg Lilienthal 1985, und mehr noch nach Erscheinen als Taschenbuch 1994, erst dann wurde das Schweigen gebrochen.

Lebensbornkinder sind Waisenkinder der Geschichte. 1945 in den Trümmern Europas wo etwa 50 Millionen Menschen vernichtet worden waren, waren sie ein vernachlässigbare Menge. Das Kriminelle an dem, was sie erlebt haben, ist den Alliierten gar nicht deutlich. Übrigens, vier unter den SS-Verantwortlichen der Organisation, die 1948 mit anderen hohen Nazis, die an der « Rassenfrage » beteiligt worden waren bei einem der zwölf großen Nürnberger Prozesse, wurden freigelassen. Sie haben das Gericht überzeugt, dass diese Entbindungsheime eine « Wohlfahrtstat » waren.

So war es aber überhaupt nicht. Der Lebensborn war eine kriminelle Organisation. In den Augen der Spitzen der SS stellte sie ein grundlegendes Problem dar : in ihren Augen war der Kampf gegen die « Feinde des Reiches », darunter insbesondere die totale Ausrottung der Juden, ja nur eine Etappe auf dem Weg zur Neuen Europäischen Ordnung. Ende 1943 spricht Himmler von der Judenfrage als von einem überholten Meilenstein. Zur gleichen Zeit planen seine Dienste die Eröffnung eines neuen Entbindungsheimes in Frankreich.

Ich habe also Ermittlungen über die französischen und belgischen Lebensbornkinder aufgenommen. Sie sind besondere Zeitzeugen, stießen unaufhaltsam auf ein stilles Labyrinth : ledige Mütter, die sich schämten, Adoptiveltern, die keine Ahnung hatten, eine unflexible französische Verwaltung, ein deutsches Archiv, das zum Teil vernichtet oder schwer zugänglich war. Um die Spuren zu verwischen, waren die Familiennamen oft umgeändert worden.

J'ai recensé 46 noms d'enfants nés dans les deux maternités de Lamorlaye, la seule en France, dans l'Oise, au nord de Paris, et de Wégimont, la seule en Belgique. Cette liste est incomplète : j'ai acquis la certitude que 60 à 70 naissances y ont eu lieu : 23 au maximum à Lamorlaye, entre 40 et 50 en Belgique. Je dispose aujourd'hui d'une liste de 35 noms d'enfants nés à Wégimont, qui n'ont pas été inscrits à la naissance sur les registres d'état-civil d'Ayeneux.

La maternité Ardennen de Wégimont

A l'été 1943, le commandant SS Walter Lang arrive à Wégimont, dont il prend la direction à la fin de l'année, suite à la démission de la directrice de l'époque. Il a pour adjoint le capitaine Pletsch, un invalide de guerre qui joue le rôle d'administrateur. Les deux officiers sont entourés de cinq ou six employées de bureau. Un détachement de Waffen-SS est chargé de la sécurité des lieux.

L'infirmière en chef Margarethe Petrowska veille sur la maternité. Elle dispose d'une équipe de huit infirmières, belges pour la plupart. La sage-femme, Fanny Montulet, a été recrutée à Liège. Les aides-soignantes sont belges elles aussi. Une quinzaine de femmes des environs sont embauchées comme cuisinières, serveuses au réfectoire, femmes de ménage ou lavandières. Beaucoup ont, semble-t-il, été réquisitionnées. Quelques hommes travaillent aussi au château, notamment un chauffeur, un jardinier et un menuisier. Les habitants du coin sont donc au courant de la création d'une maternité allemande : mais savent-ils de quoi il retourne exactement ? Peu probable. D'autant plus qu'il est interdit d'approcher sans raison valable de l'enceinte, sévèrement gardée.

La très grande majorité des femmes qui viennent accoucher à Wégimont sont des compagnes de SS belges. La cohabitation imposée n'est pas toujours évidente : les épouses d'officiers SS acceptent difficilement d'être traitées sur le même pied que des filles belges de 20 ans qui se sont fait engrosser par un homme de troupe.

Les journées sont consacrées à l'apprentissage des soins à apporter au nourrisson. Les mères les plus jeunes assistent également à des cours sur l'hygiène et la tenue d'un ménage, notamment des leçons de cuisine. Chaque semaine, deux à trois soirées sont consacrées à la formation idéologique.

Les naissances se succèdent au château. Les prénoms des garçons font souvent référence aux héros des épopées guerrières nordiques, ceux des filles évoquent la pudeur, la dignité, la respectabilité. Ces prénoms renvoient à l'un des plus stupéfiants rituels inventés par les maîtres de la SS : la « bénédiction du nom ». La morale sexuelle et la sanctification du mariage par l'Eglise sont des obstacles au programme du Reichsführer-SS. La cérémonie n'est rien d'autre qu'un baptême SS, par lequel l'enfant est reconnu comme un membre du clan SS. A la belle saison, les cérémonies se déroulent dans la cour intérieure du château, au pied du grand escalier menant au logis central : cette partie du bâtiment n'existe plus aujourd'hui, elle a été entièrement détruite par un incendie en 1964.

Ich zählte 46 Namen von Kindern, die entweder aus Lamorlaye, dem einzigen Lebensbornheim in Frankreich, im Norden von Paris, oder aus Wégimont, dem einzigen in Belgien kamen. Diese Liste ist unvollständig : ich bin fest überzeugt, dass 60 bis 70 Geburten stattfanden : maximal 23 in Lamorlaye, zwischen 40 und 50 in Belgien. Ich verfüge heute über eine Auflistung von 35 in Wégimont geborenen Kindern, die vom Standesamt der Gemeinde Ayeneux, wo sich Wégimont befand, nicht registriert worden waren.

Das Entbindungsheim Wégimont.

Im Sommer kommt der SS-Kommandant Walter Lang in Wégimont an, am Ende desselben Jahres übernimmt er die Leitung, nachdem die damalige Direktorin zurückgetreten war. Stellvertreter ist der Hauptmann Pletsch, ein Kriegsverwehrt, der als Verwalter fungiert. Neben den beiden Offizieren arbeiten fünf oder sechs Büroangestellte (Frauen). Für die Sicherheit sorgt eine Abteilung der Waffen-SS.

Über das Entbindungsheim herrscht die Oberkrankenschwester Margerethe Petrowska. Ihr stehen acht Krankenschwestern bei, meist Belgierinnen. Die Hebamme Fanny Montulet wurde in Lüttich rekrutiert. Auch die Pflegebetreuerinnen sind belgisch. Etwa fünfzehn Frauen aus der Umgebung sind als Köchinnen, Dienerinnen im Speiseraum, Haushaltsfrauen und Wäschefrauen angestellt. Höchstwahrscheinlich wurden die meisten requiriert. Die örtliche Bevölkerung weiß also von einem deutschen Entbindungsheim, weiß sie aber genau, was da passiert ? Höchstwahrscheinlich nicht, um so weniger, da es streng verboten ist, sich ohne gültigen Grund der Antstalt zu nähern.

Die große Mehrheit der Frauen, die in Wégimont ein Kind zur Welt bringen kommen, sind Gefährtinnen belgischer SS. Das aufgezwungen Zusammenleben ist nicht einfach : den Frauen von SS-Offizieren gefällt es gar nicht, genauso behandelt zu werden wie 20jährige Mädels, die sich von einem einfachen Soldaten haben schwängern lassen.

Der Tagesablauf besteht aus der Erlernung der Pflege, die sie den Neugeborenen angedeihen lassen müssen. Die jüngsten Mütter erhalten auch Hygiene- und Haushaltunterricht, darunter Kochunterricht. Ein- bis dreimal in der Woche gibt es abends ideologische Erziehung.

Im Schloss folgt eine Geburt auf die andere. Die Vornamen der Jungen erinnern an die Helden der nordischen Kriegsepen, die der Mädchen Scham, Seriosität, Würde. Sie stehen im Zusammenhang mit einem von den SS-Führer ausgedachten Ritual : die Namenssegnung. Die Sexualmoral und die Verherrlichung der Heirat durch die Kirche sind ein Hindernis für das Programm der SS-Sekte. Bei schönem Wetter findet das Ritual im Innenhof des Schlosses statt, am Fuße der großen Treppe zum Hauptgebäude, das heute nicht mehr besteht : es wurde 1964 durch einen Brand zerstört.

Le curé-doyen de Soumagne, le père Brabant, est scandalisé. Ce sont probablement des employées belges qui l'ont prévenu de ces « rites païens ». Le personnel local va du reste causer des soucis grandissants aux responsables de la maternité. S'y ajoute l'absence d'un médecin à plein-temps. Lang se demande – et il en fait part dans ses courriers – si les enfants reçoivent les soins appropriés du fait des convictions politiques de l'ennemi. Un enfant né en septembre 1943 est atteint d'une violente éruption cutanée : on l'hospitalise en urgence à l'hôpital universitaire de Bavière à Liège, puis dans un établissement militaire à Bruxelles. Le nouveau-né y arrive dans un tel état de dénutrition que Lang est persuadé que les « infirmières belges laissent intentionnellement nos enfants dépérir ». Le personnel de l'hôpital liégeois est placé alors sous surveillance discrète, sur ordre l'Etat-major SS à Bruxelles. Le 3 novembre, un bébé de sept mois est retrouvé mort au château, dans son lit. L'autopsie révèle un kyste au cerveau – ou étouffement par une main criminelle ? C'était un des seuls enfants de parents allemands sur Heim Ardennen. Tout le personnel soignant belge est alors congédié et une escouade d'infirmières nationales-socialistes débarque au château.

Fin 1943, une vingtaine d'enfants sont nés à Wégimont. Le 1^{er} janvier 1944, le Heim Ardennen a encore huit mois, jour pour jour, d'activité devant lui. Un peu plus de vingt enfants vont naître durant cette période. Mais voilà qu'une épidémie de diphtérie, très dangereuse pour les nouveau-nés, est signalée dans les environs, qui inquiète tout particulièrement les responsables du foyer, qui ne parviennent pas à se procurer les produits désinfectants indispensables auprès de l'administration militaire à Liège. Le 14 avril, nouveau souci : les moustiques : les douves du château et la proximité d'étangs favorisent la propagation de ce fléau.

C'est la débâcle au château. Le personnel de la maternité, lui, semble avoir perdu toute retenue : le régisseur du domaine, l'officier Pletsch, a dû être hospitalisé à cause d'une syphilis. Il a contaminé Frau Franz, la dactylo. Une employée de cuisine belge a également transmis la maladie au sergent SS flamand Overbeck. Le curé de Soumagne note à cette époque dans son journal : « la maternité tourne à plein. C'est la débauche organisée. Une petite servante âgée de 17 ans a un enfant d'un an et demi. (...) Une petite Flamande éplorée, se disant catholique, est venue au début de mars 1944 me demander si on n'avait pas jeté un sort sur son enfant âgé de deux mois et transporté à l'hôpital de Bruxelles. Elle ne pouvait pas aller le voir... ».

Les premiers éléments de la 3^e division blindée américaine entreront dans Liège le 7 septembre 1944. Six jours plus tôt, Lang a fait évacuer précipitamment la maternité. Dans sa fuite, il a emmené un précieux chargement : les enfants. Le seul témoignage de cet épisode, c'est celui de Mariette Bodeux, une des employées qui servait les repas : quand je la rencontre, elle a 88 ans et, elle le dit elle-même, « la mémoire s'en va ». Elle rapporte que « ce jour-là les Allemands s'activaient dans tous les sens. Tout le monde était surpris, car ils n'avaient prévenu personne de leurs intentions. Ils sont partis autour de midi, sans prendre le temps de manger. Ils ont fait monter les enfants dans un grand car. Les mamans étaient à la porte du château. Elles pleuraient, car elles n'avaient pas le droit d'aller avec eux. Les Allemands les en empêchaient. »

Il semble toutefois que ce 1^{er} septembre 1944, quatre ou cinq mères ont été autorisées à monter dans les véhicules qui attendaient devant le château, car leur arrivée à Wiesbaden est mentionnée dans les archives.

Quand les Américains installeront leur QG provisoire au château, une semaine plus tard, ils seront sidérés par le récit des habitants de Soumagne. Ils surnommeront l'endroit la « baby factory ».

Pater Brabant, der Pfarrer von Soumagne, ist empört. Man vermutet, belgische Angestellten haben ihn über die « Heidenrituale » unterrichtet. Übrigens soll das örtliche Personal den Verantwortlichen der Anstalt immer größere Sorgen machen. Dazu kommt, dass es vor Ort keinen Vollzeitarzt gibt. Lang fragt sich – das erfährt man aus seinen Briefen – ob die Kinder sorgfältig betreut werden, eigentlich wegen der politischen Gesinnung des Feindes. Ein Kind, geboren im September 1943 bekommt einen virulenten Hausausschlag. Es wird deswegen ins Unikrankenhaus Lüttich, genannt « Bavière » (als Bayern) eingeliefert, dann in ein Militärkrankenhaus in Brüssel. Es ist in so einem Zustand der Unterernährung, dass Lang überzeugt ist, dass « die belgischen Krankenschwestern absichtlich unsere Kinder absterben lassen ». Das Lütticher Krankenhaus steht ab dann unter diskreter Überwachung, auf Befehl des SS-Genralstabes in Brüssel. Am 3. November, stirbt dann ein sieben Monate altes Kind : laut Autopsie wegen einer Gehirnzyste... oder Erstickung durch eine kriminelle Hand... ? Es war eines der wenigen Kinder, dessen Eltern Deutsche waren. Das gesamte belgische Personal wird entlassen und im Schloss von NS-Krankenschwestern ersetzt.

Ende 1943 werden etwa zwanzig Kinder in Wégimont geboren. Am 1. Januar 1944 hat das Heim « Ardennen » genau noch achte Monate Bestehen vor sich : in dieser Zeitspanne kommen kaum mehr als zwanzig Kinder zur Welt. Da bricht in der Gegend eine für Neugeborene sehr gefährliche Diphtherieepidemie aus : die Verantwortlichen des Heimes kommen kaum an die notwendigen Arzneien von der Militärverwaltung in Lüttich. Am 14. April kommt eine neue Sorge dazu : die Mücken. Verantwortlich sind die Wassergräben um das Schloss und die Teiche in der Nähe.

Im Schloss herrscht ein totales Chaos, auch beim Personal. Hauptmann Pletsch wird mit Syphilis ins Krankenhaus eingeliefert : er hat Frau Franz, eine Tippistin, angesteckt. Auch eine belgische Küchenfrau hat den flämischen SS-Seargent mit der Krankheit angesteckt. Der Pfarrer von Soumagne schreibt in seinem Tagebuch : « Im Entbindungsheim geht es rund. Da herrscht totale Ausschweifung. Eine kleine flämische 17jährigen Dienerin hat ein anderthalbes Jahre altes Kind (...) Ein flämische Mädchen, das sich katholisch nennt, kam Anfang März 1944 zu mir und bat mich um Hilfe, weil sie überzeugt war, dass ihr Kind, das in einem Krankenhaus in Brüssel lag und sie nicht sehen durfte, Opfer eines Zauberspruchs war.

Am 7. Septembre 1944 dringt die 3. US-Panzrdivision in die Stadt Lüttich ein. Sechs Tage zuvor hat Lang das Heim in aller Eile evakuieren lassen. Bei dieser Flucht hat er eine wertvolle Ladung mitgenommen : die Kinder. Das einzige Zeugnis aus dieser Zeit verdanken wir der Mariette Bodeux, einer der Angestellten, die in der Mensa dienten. Als ich ihr begegne, ist sie 88 Jahre alt und, wie sie selber sagt, « das Gedächtnis läuft weg ». Sie berichtet, dass die Deutschen an diesem Tag in alle möglichen Richtungen rannten. Jeder war überrascht, denn man hatte ihre Absichten gar nicht bemerkt. Sie fuhren gegen Mittag weg, ohne gegessen haben. Sie ließen die Kinder in einen großen Bus einsteigen : die Mütter standen am Tor und weinten, sie hatten nämlich nicht das Recht, mitzufahren. Daran haben die Deutschen sie gehindert. »

Es stellt sich doch heraus, dass vier oder fünf Mütter in die Fahrzeuge zugelassen wurden, denn im Archiv in Wiesbaden wird ihre Anwesenheit erwähnt.

Als sich die Amerikanier im Schloss einquartierten und dort ihr provisorisches Hauptquartier installierten, waren sie von den Erzählungen der Einwohner von Soumagne wie erschlagen. Den Ort nannten sie « baby factory ».

Le convoi prit finalement, après un séjour de six mois à Wiesbaden, la destination de Steinhöring, un petit village à quarante kilomètres à l'est de Munich, là où fut créée la première maternité Lebensborn, appelée Hochland, où sont nés peut-être 3000 enfants, en tout cas 1438 selon les services d'état civil de la commune.

Le 3 mai, les blindés de la 3^{ème} armée américaine se positionnent autour de cet établissement. Ils sont là aussi sidérés de découvrir que la grande demeure abrite, outre quelques mères et une poignée d'infirmières, une ribambelle d'enfants âgés de quelques semaines à moins de quatre ans. Environ 300 : les services américains recenseront l'identité de 162 d'entre eux. Tous ces enfants sont a priori de père allemand et de mère allemande ou de souche germanique (Volksdeutsche). Mais on retrouve aussi sur cette liste sept enfants identifiés comme étant nés à Wégimont.

Les Nations Unies, plus précisément les volontaires de l'équipe n°182 de l'Administration des Nations Unies pour les secours et la reconstruction, vont donc recueillir, soigner et tenter d'identifier une horde d'enfants hagards. Douze enfants sont finalement recensés en tant que Belges : ils sont tous nés à Wégimont : Walter Beausert, Songard B., Heidrun de B., Alfred L., Gisela Magula, Willy O., Hans Georg T., Rita A., Hans-Dieter B., Frank C., Anika B. et Hans-Georg P.

La quasi-totalité des enfants portant un nom francophone ou réagissant à la langue française ont été considérés, parfois à tort, comme originaires de ce pays. L'équipe 182 a transmis aux services français d'occupation en Allemagne les renseignements dont ils disposent : à charge pour eux de retrouver leurs parents. Mission quasiment impossible, et qui échoue. Du reste, les services français ignorent effectivement l'existence du château de Wégimont et du Heim Ardennen. Ils ont écrit au maire de Deycimont, une petite commune du Jura, et ne découvriront la confusion avec Wégimont que des mois plus tard.

Les enfants de Lamorlaye et de Wégimont ont donc été rapatriés à Commercy. Pourquoi Commercy ? Parce que le département de la Meuse fut le premier à répondre à l'appel du ministère de la Santé publique et de la Population, en mai 1946 : le préfet fit savoir très rapidement que son département était prêt à recevoir une cinquantaine d'enfants à l'orphelinat de l'Assistance publique de Commercy.

C'est pourquoi les 17 enfants nés de parents inconnus furent déclarés nés à Bar-le-Duc, dans la Meuse, le 29 avril 1947 et reçurent ainsi la nationalité française. Les prénoms à consonnance germanique vont être francisés ou remplacés.

La plupart des enfants de Wégimont et Lamorlaye n'ont entamé leurs recherches sur leurs origines que des décennies plus tard, par exemple à la mort de leurs parents adoptifs. Très peu d'entre eux ont réussi à identifier avec certitude leur mère et leur père. Cette quête des origines aboutit parfois à des rebondissements déstabilisants : il y a d'une part l'envie de connaître l'identité de ses parents et d'autre part la crainte de découvrir qu'il s'agissait d'un SS, d'un criminel de guerre ou responsable de crimes contre l'humanité ; le déchirement entre la conscience d'être une victime de guerre et la honte d'avoir été conçu pour servir une idéologie monstrueuse.

Les enfants du Lebensborn constituent ce jour l'une des rares catégories de victimes de la Seconde guerre mondiale dont les souffrances n'ont pas été reconnues par l'Allemagne.

Letztendlich gelangte der Konvoi, nach etwa sechs Monaten Aufenthalt in Wiesbade, nach Steinhöring, ein kleines Dorf etwa 40 Kilometer östlich von München, wo das allererste Lebensbornheim errichtet worden war, genannt Hochland, wo vielleicht 3000 Kinder geboren wurden, immerhin mindestens 1438 laut Standesamt der Gemeinde Steinhöring.

Am 3. Mai nahmen die Panzer der 3. Amerikanischen Armee Stellung um dieses Gebäude : wiederum sind sie verwundert, in diesem großen Gebäude auf eine ganze Menge Kinder, im Alter von ein Paar Wochen bis zu vier Jahren zu stoßen, außerdem noch auf einige Mütter und eine Handvoll Krankenschwestern : die amerikanischen Dienste rezensieren da die Identität von etwa 162 Kindern. Alle haben deutsche Väter oder deutsche Mütter, sind selbstredend germanischer Abstammung, also « Volksdeutsche ». Auf dieser Liste findet man auch die Namen von sieben Kindern, von denen festgestellt werden konnte, dass sie in Wegimont geboren waren.

Die Vereinten Nationen, genauer gesagt die Freiwilligen der Mannschaft 182 der Verwaltung der Vereinten Nationen für Hilfe und Wiederaufbau nahmen diese Kinder also in Empfang, versorgen sie und bemühen sich, eine ganze Schar verwirrter Kinder zu identifizieren. Bei zwölf gelingt es, sie als Belgier anzuerkennen : alle sind in Wégimont geboren : Walter Beausert, Songard B., Heidrun de B., Alfred L., Gisela Magula, Willy O., Hans Georg T., Rita A., Hans-Dieter B., Frank C., Anika B und Hans-Georg P.

Fast alle Kinder mit einem französischsprachigen (Vor)namen oder diejenigen, die auf die französische Sprache reagierten, wurden, manchmal zu Unrecht, als französische Einheimische deklariert. Die wenigen zusammengestellten Informationen leitete die Mannschaft 182 den französischen Besatzungsbehörden in Deutschland weiter : Ihnen fällt die Aufgabe zu, die Eltern zu finden. Es ist technisch unmöglich, ganz besonders unter den Umständen dieser Zeit, und der Versuch scheitert auch. Übrigens wissen die französischen Dienste nichts vom Bestehen Wégimonts und des Heims Ardennen. Sie haben aber doch den Bürgermeister der Gemeinde Deycimont angeschrieben, einer kleinen Gemeinde im Jura, erste Monate später wird man der Verwirrung mit Wégimont gewahr.

Die Kinder aus Lamorlaye und Wegimont werden also nach Commercy geschickt, ins Departement der Maas. Weshalb denn ? Dieses Departement antwortete als erstes auf den Aufruf des Ministeriums für öffentliche Gesundheit und Bevölkerung im Mai 1946 : der Präfekt gab sehr schnell bekannt, dass sein Departement bereit war, im Waisenheim Commercy etwa 50 Kinder aufzunehmen.

Deswegen wurde für die Kinder, die von unbekanntem Eltern geboren waren, , Geburtsurkunden in Bar-le-Duc, im selben Departement, hergestellt, die alle mit dem 29. April 1947 datiert waren. So wurden sie französische Staatsbürger. Die Vornamen mit germanischem Ausklang wurden entweder verfranzösischt oder ersetzt, mit einer besseren Einbürgerung als Ziel.

Die meisten Kinder von Wégimont und Lamorlaye unternahmen Forschungen über ihre Herkunft erst Jahrzehnte später, als zum Beispiel die Adoptiveltern starben. Manchmal erregte das unerwartete Reaktionen : sie waren gespalten zwischen dem Willen, ihr Eltern zu kennen und der Furcht zu entdecken, dass es um einen ehemaligen SS, Kriegsverbrecher und Verbrecher gegen die Menschlichkeit ging, und dem Bewußtsein, ein Opfer des Krieges zu sein sowie der Scham, im Dienst einer ekelhaften Ideologie erzogen worden zu sein.

Heutzutage sind die Lebensbornkinder eine der wenigen Kategorien von Opfern des Zweiten Weltkriegs, deren Leiden von Deutschland nicht anerkannt wurde.

En 2012, grâce à l'aide d'Iris Apé – une Allemande qui a retrouvé sa demi-sœur française née à Wégimont – j'ai pu retrouver 467 carnets de caisse d'épargne que le Lebensborn avait ouverts pour certains de ses pensionnaires. Ces livres de caisse d'épargne, dont seuls de rares spécialistes connaissaient l'existence, ont cumulé des intérêts jusqu'en... 1978, date à laquelle ils ont été fermés. Quelques bénéficiaires ont pu y accéder. En novembre 2012, je suis allé assister à la réunion annuelle de Lebensspuren, la principale association allemande d'enfants du Lebensborn. Nous avons pu remettre des fac-simile de ces livres d'épargne à leurs propriétaires. Ils n'en avaient jamais entendu parler.

2012 gelang es mir mit Hilfe von Iris Apé – einer Deutschen, die ihre französische Halbschwester wiederfand, diese war eben in Wégimont geboren – 467 Sparkassenbücher zu entdecken, die der Lebensborn für eine Reihe « seiner » Kinder eröffnet hatte. Davon wußten nur einige Spezialisten : die Zinsen hatten sich inzwischen angehäuft und zwar bis 1978, dann wurden die Konten geschlossen. Einige hatten aber doch Zugang dazu. Im November 2012 wohnte ich der

Jahresversammlung von « Lebensspuren » bei, der einzigen deutschen Vereinigung von Lebensbornkindern. Den Eigentümern konnten wir Faksimiles aushändigen. Die Betroffenen hatten davon nie eine Ahnung gehabt.

ICH WAR DIE MARIONETTE MEINER MUTTER

Von ASTRID EGGERS

Im Februar 1943 bin ich als nichteheliches Kind im Lebensborn-Heim „Wienerwald“ in Pernitz/Österreich geboren. Das habe ich aber erst 1974 im Alter von 31 Jahren erfahren.

Wo ich meine ersten Lebensjahre verbracht habe, weiß ich nur bruchstückhaft. Wahrscheinlich habe ich von 1945 bis 1948 bei meiner Großmutter in Zahna bei Wittenberg gelebt. Im Spätsommer 1948, als ich ca fünfeinhalbe Jahre alt war, brachte mich mein Onkel zu meiner Mutter nach Hannover, die zu dieser Zeit bei englischen Offizieren gearbeitet und gewohnt hat. Zu diesem Zeitpunkt setzt meine erste Erinnerung ein : Eingangsbereich einer Villa, eine Frau kommt die Treppe herunter, bleibt auf dem Treppenabsatz stehen und sagt : „Astrid, komm !“ Ich aber klammere mich am Bein meines Onkels fest und gehe ihr nicht entgegen, geschweige denn, dass ich ihr entgegenlaufe. Daraus schließe ich, dass ich diese Frau, die meine Mutter war, nicht kannte oder erkannte.

Von da an habe ich bei ihr gewohnt. Bald darauf lernte ich Onkel Werner kennen und im Dezember 1948 zogen wir mit ihm in ein Zimmer, das wir als Untermieter zugewiesen bekamen. Onkel Werner sollte nun mein „Papi“ sein und ich freute mich auf eine Hochzeit. Aber meine Mutter sagte, dass ich niemandem davon erzählen dürfe, sonst würden die Leute denken, dass wir sie zu diesem Fest einladen würden, und dazu hätten wir kein Geld. Heute denke ich, dass es keiner wissen sollte, dass ich nicht das leibliche Kind dieses Vaters bin. So fing die Lüge an; denn es gab damals noch keine Freunde und Bekannte. Wir waren Flüchtlinge und fremd in Hannover.

Obwohl wir auf ganz engem Raum (3 Personen in einem Zimmer !) lebten, kann die Beziehung zwischen meinen Eltern und mir nicht in Ordnung gewesen sein. So fuhren wir z. B. Weihnachten 1948 zu den Eltern meines Stiefvaters, wo ich einen Schlitten geschenkt bekam. Bei der Rückreise hielt mich mein Stiefvater an der Hand, die ich im Gedränge aber für einen Augenblick verlor. Als mich dann wieder ein Mann anfasste, war ich mir nicht sicher, ob ich noch neben den Leuten lief, zu denen ich gehörte. Viele Männer trugen damals karierte Mäntel und einige auch einen Schlitten auf dem Rücken. Dann habe ich ganz klar überlegt : Wenn es die sind, zu denen ich gehöre, müssten sie wissen, wie ich heiße, wenn nicht, müssten sie nach meinem Namen fragen. Erst später ist mir dieses Erlebnis bewusst geworden : Ich war fast sechs Jahre alt und mir war nicht klar, zu **wem** ich gehörte !

Je fus le pantin de ma mère

Astrid Eggers

Je suis née en février 1943, enfant « naturel » (né hors-mariage) à la clinique Lebensborn « Wienerwald » à Pernitz, en Autriche. Mais, cela, je ne l'ai appris qu'en 1974, à l'âge de 31 ans.

Où j'ai passé les premières années de ma vie, je n'en sais que des fragments. J'ai probablement vécu de 1945 à 1948 chez ma grand'mère à Zahna, près de Wittenberg.

A la fin de l'été 1948, je devais avoir cinq ans et demi, mon oncle m'a emmené chez ma mère à Hanovre, où elle travaillait et habitait chez des officiers anglais.

Là commence mon premier souvenir : le corridor d'une villa, une femme qui descend l'escalier, s'arrête sur le seuil de celui-ci et me dit « Viens, Astrid ! ». Mais je me cramponne aux jambes de mon oncle et ne fais pas mine de la rejoindre. J'en conclus que je ne connaissais ni ne reconnaissais cette femme qui était ma mère.

A dater de ce jour-là, j'ai vécu chez elle. Je fis la connaissance de l' « oncle Werner », et en décembre 1948 nous nous installions avec lui dans une chambre prise en sous-location. L'oncle Werner devenait maintenant mon « Papi » : je me réjouissais à l'idée d'un mariage, mais ma mère me dit de n'en souffler mot à personne, sinon les gens allaient penser qu'ils étaient invités à la fête, et pour cela nous n'avions pas d'argent.

Je pense aujourd'hui que personne ne devait savoir que je n'étais pas l'enfant de ce père. Là commencent les mensonges : nous n'avions ni amis ni connaissances à Hanovre, où nous étions des réfugiés et des étrangers.

Nous vivions dans un espace restreint, à trois dans une pièce, et la relation entre moi et mes parents n'était pas bonne. A la Noël 1948, nous sommes allés chez les parents de mon beau-père, je reçus une luge en cadeau. Pendant le voyage de retour, j'ai lâché un instant de tenir la main de mon père. Un autre homme me prit par la main, et je n'étais plus trop sûre de savoir avec qui j'étais : il y avait là beaucoup d'hommes avec des manteaux à carreaux et quelques-uns avaient une luge sur le dos. Je me suis dit que si je devais être avec eux, ils devaient connaître mon nom, sinon ils me l'auraient demandé. J'avais presque six ans et je ne savais déjà plus avec qui j'étais !

1949 bekam ich den Nachnamen meines Stiefvaters. Ich wurde nicht adoptiert, sondern einbenannt. Als ich neun Jahre alt war, war ich in einem Kinderkurheim in Braunlage. Ich habe mich dort sehr wohl gefühlt. Als wir Kinder wieder mit dem Bus in Hannover ankamen, sind alle aus dem Bus in die Arme ihrer Angehörigen gesprungen. Nur ich bin sitzen geblieben und meine Mutter kam mit den Worten „Astrid, nun komm !“ in den Bus. Ich aber dachte, dass der Bus wieder nach Braunlage führe, und sagte : „Nein, Mami, ich bleib' sitzen, ich fahr wieder mit zurück !“ Ich wollte also lieber im Heim sein als zu Hause! Durch den Aufenthalt in Braunlage ist auch mein Berufswunsch entstanden. Ich wollte Kindergärtnerin werden und in einem Heim arbeiten. Meine Mutter wollte es nicht. Ich sollte Drogistin werden und musste auch eine Drogistinnenlehre beginnen. Aber der Wunsch war so stark, dass ich mich zum ersten Mal durchgesetzt habe und nach einem halben Jahr die Lehre abbrechen durfte. Heute weiß ich, dass ich im Kinderkurheim gefunden habe, wonach ich mich sehnte, nämlich geborgen und angenommen zu sein, und das wollte ich für mich wieder haben.

Die ersten Jahre nach meiner Ausbildung habe ich in einem Kinderheim gearbeitet und später eine Kindertagesstätte geleitet. Meinen Beruf habe ich stets als Berufung erlebt. Als ich 12 Jahre alt war, wurde ich vom Roten Kreuz „verschickt“. Ich durfte 3 Monate bei einer Familie in der Schweiz sein. Es war eine wunderschöne Zeit für mich. Ich kam mir vor wie im Paradies ! Eigentlich lebte ich in zwei Familien : bei meinen Gasteltern und der Schwester und dem Schwager meiner

Gastmutter. Die eigenen Kinder lebten schon selbständig und somit genoss ich die Liebe und Aufmerksamkeit von vier Erwachsenen ! Ich habe dort Dinge und Situationen erlebt, die ich noch nie erlebt hatte. Wir gingen z. B. in ein Restaurant und ich konnte mir aussuchen, was ich essen wollte. Noch nie war ich vorher in einem Restaurant ! Meine Gastmutter, die ehrenamtlich für das Schweizer Rote Kreuz tätig war, bemühte sich, den Kindertransport nach Hannover zu begleiten. Mir hat sie gesagt, dass sie meine Familie kennen lernen wollte.

Als ich etwa 40 Jahre alt war, hat mir meine Mutter erzählt, dass meine Gastmutter ernsthaft darum gebeten hatte, mich als Pflegekind wieder mit in die Schweiz zu nehmen. Meine Mutter hat sich - aus Angst, dass ich JA sagen würde - nicht getraut mich zu fragen. Ich weiß genau, dass ich JA gesagt hätte und sofort wieder mitgefahren wäre.

Als ich 14 Jahre alt war, verbrachte ich noch einmal ein halbes Jahr in der Schweiz. Meine Gasteltern haben mich abgeholt und auch wieder nach Hannover gebracht. In der Schweiz lebten meine Wunscheltern ! Als ich meinen Mann kennenlernte, erzählte ich ihm viel von meinen Erinnerungen an die schöne Zeit in der Schweiz. Er glaubte, dass ich fast meine ganze Kindheit dort verbracht hätte, und konnte es gar nicht glauben, dass es nur ein Dreivierteljahr meines ganzen Lebens war. Ich hatte all die Jahre Kontakt zu meinen Gasteltern und somit war es auch mein großer Wunsch, dass unsere kirchliche Trauung in der Schweiz stattfand. Es war für mich ein wunderschöner Tag - ohne Herkunftsfamilie - aber mit beiden Gastfamilieneltern ! Gern wäre ich ihr Kind gewesen. Leider sind alle vier Erwachsenen inzwischen gestorben, aber ab und zu „zieht“ es mich noch heute an die schönen Orte meiner dort verlebten Kindheit.

Die Atmosphäre in unserer Familie war nicht liebevoll. In der Ehe meiner Eltern, die sich später scheiden ließen, wurden zwei Mädchen geboren. Meine Mutter hat es immer verstanden, einen Keil zwischen uns zu schieben. Zwei Töchter hatte sie jeweils auf ihrer Seite, die dritte Tochter stand aussen vor. Das wechselte von Zeit zu Zeit. Es ist erschreckend, wie lange wir Töchter unserer Mutter immer wieder geglaubt und nichts hinterfragt haben.

En 1949, le nom de famille de mon beau-père devint le mien. Je n'avais pas été adoptée, mais seulement « nommée ». A l'âge de neuf ans, je me suis retrouvée dans un home pour enfants à Braunlage. Je m'y sentais bien. Quand le bus nous ramena à Hanovre, tous les enfants se sont jetés dans les bras de leurs parents, pas moi : je suis restée assise dans le bus et ma mère a dû venir me chercher : « Astrid, viens ! ». Mais je croyais que le bus allait retourner à Braunlage : « Non, maman, je reste dans le bus, je retourne là-bas ». Je préférais le home à mon foyer.

Le séjour à Braunlage a déterminé le choix de ma profession : je voulais devenir puéricultrice et travailler dans un home. Ma mère n'en voulait rien entendre. Je dus entamer un apprentissage de droguiste. Mais mon envie était trop forte et, pour la première fois, je me suis affirmée : j'ai rompu mon contrat d'apprentissage après un semestre. Aujourd'hui, je sais ce que j'avais trouvé au home et à quoi j'aspirais : la reconnaissance, l'acceptation.

Les premières années après ma formation, j'ai travaillé dans un home pour enfants et plus tard dirigé moi-même une crèche. Ma vocation est devenue mon métier.

A 12 ans, je fus envoyée par la Croix Rouge dans une famille en Suisse : ce fut un temps merveilleux, j'étais au paradis ! En fait, j'avais deux familles : chez mes parents d'accueil et chez la sœur et le beau-frère de ma maman d'accueil : leurs enfants étaient déjà autonomes et j'avais l'attention et l'affection de quatre adultes. J'y ai vécu des situations jusqu'alors inconnues : par exemple aller au restaurant, choisir soi-même ce que l'on veut manger. Ca ne m'était jamais arrivé auparavant !

Ma maman d'accueil travaillait comme bénévole pour la Croix Rouge ; elle a tenu à accompagner le transport qui nous ramenait à Hanovre, pour « connaître ma famille ».

Quand j'ai eu 40 ans, ma mère m'a expliqué qu'elle lui avait demandé à pouvoir m'adopter en Suisse. Ma mère ne m'en avait pas parlé de peur que je dise oui, ce que j'aurais fait sans la moindre hésitation.

J'ai de nouveau passé un séjour d'une demi-année en Suisse, à 14 ans : ce sont mes parents d'accueil qui sont venus me chercher et m'ont ramenée. C'étaient mes parents de cœur. Quand j'ai fait la connaissance de mon mari, je lui ai raconté tous les beaux souvenirs que j'avais de Suisse, au point qu'il pensait que j'y avais passé la plus grande partie de mon enfance et pas seulement neuf mois. J'avais gardé constamment le contact avec eux et je voulais que mon mariage religieux soit célébré en Suisse. Un jour merveilleux : sans ma famille d'origine, mais avec ma double famille d'accueil. J'aurais tant aimé être leur enfant. Ils sont décédés tous les quatre depuis lors, mais la nostalgie me ramène toujours vers ces lieux.

Dans ma « famille » d'origine, cela n'allait pas bien : du mariage de mes parents, qui se séparèrent par la suite, naquirent deux filles que ma mère s'ingénia à monter contre moi. Elle avait deux filles pour elle, l'autre était « à l'écart ». Mais cela variait de temps à autre. C'est effrayant de constater qu'aucune de nous trois n'a jamais songé à poser de question...

Par exemple, je n'ai eu vent d'une des manigances de ma mère qu'après sa mort, survenue en 1995.

Ein typisches Beispiel für ihr intrigantes Verhalten ist uns Schwestern z. B. erst vor Kurzem, lange nach ihrem Tod (1995) bewusst geworden : 1974 brach meine mittlere Schwester ganz plötzlich den Kontakt zu mir ab. Sie lebte wie auch meine übrige Familie in Hannover. Ihr ca 5 Jahre alter Sohn hatte bis dahin oftmals, auch schon als Säugling, mehrere Wochen im Jahr bei mir in Köln verbracht und ich liebte ihn heiß und innig. Von heute auf morgen sah und hörte ich nun nichts mehr von ihm, seine Mutter antwortete nicht auf meine Briefe und ich litt sehr unter der Situation. Als wir uns nach ca vier Jahren aus Anlass der Hochzeit unserer jüngsten Schwester zum ersten Mal wiedersahen, kehrten wir nach alter „Familientradition“ das Problem unter den Teppich, sprachen nicht darüber und hatten wieder, wenn nur auch losen Kontakt.

Vor einiger Zeit (2011 !) erzählte ich in einem anderen Zusammenhang meiner Schwester, wie ich damals unter dem Abbruch des Kontaktes gelitten hätte und dass mir immer noch nicht klar sei, warum es geschehen sei. Da fragte meine Schwester ganz erstaunt : „Das weißt Du nicht ?“ Als ich die Frage verneinte, nannte sie den Grund: Zur fraglichen Zeit ging es ihr finanziell nicht gut und sie hatte oftmals Probleme, ihren Sohn versorgt zu wissen. Da hat unsere Mutter ihr gesagt, dass ich ihr 10.000 DM geben würde und im Gegenzug dafür ihren Sohn für immer haben wolle. Meine Schwester war entsetzt („Ich verkaufe doch nicht mein Kind !“) und zog ein hohe Mauer zwischen uns. Ich war über das Gehörte

erschüttert ; denn nie habe ich solch ein Gespräch mit meiner Mutter geführt, geschweige denn solche Gedanken gehabt !

1990 bekam sie einen Schlaganfall, wir Schwestern kamen hinter ihre „Machenschaften“ und entzogen ihr ihre Macht über uns. Seitdem haben wir ein sehr gutes Verhältnis untereinander.

Mein Stiefvater war gut zu mir, aber er durfte nur nach außen hin mein Vater sein. Innerhalb der Familie hatte meine Mutter über mich die alleinige Macht. Schon immer hatte ich das Gefühl, dass mit mir vieles nicht stimmte. Wer mein leiblicher Vater war, wußte ich nicht. Ich wußte nur, dass er gefallen war, hatte aber keine Vorstellung davon. Ich dachte mir : gefallen - hingefallen - tot - komisch. Als Kind dachte ich auch ganz „logisch“ : In Polen geboren, also war der Vater Pole. Als wir in der Schule einen Lebenslauf schreiben mussten und ich nicht wusste, wie ich beginnen sollte, schrieb meine Mutter mir einen verworrenen Anfang. Ich stieg nicht durch und mein Vater hatte einen deutschen Namen. Ich war verwirrt, aber traute mich nicht zu fragen. Später, ich war etwa siebzehn Jahre alt, bekam ich ein Foto von meiner Mutter mit den Worten : „Das schenke ich dir. Das ist dein Vater.“ Ich fragte wieder nicht, aber der Name hatte nun ein Gesicht. In mir waren viele Fragen, aber ich traute mich nicht, sie zu stellen.

Die nächste Konfrontation mit dem Thema Vater gab es, als ich 24 Jahre alt und berufstätig war. Ich wohnte mit einer Freundin zusammen in Köln und meine Mutter hatte ihren Besuch angekündigt. Ein paar Tage vor dem angekündigten Besuch kam mein Freundin von der Arbeit und erzählte mir schuldbewusst : „Deine Mutter hat mich angerufen, ich darf dir nichts davon erzählen, kann es aber nicht für mich behalten : Deine Mutter hat Kontakt zur Familie deines Vaters aufgenommen und will, wenn sie bei uns ist, mit uns nach Bad Kreuznach zu dieser Familie fahren. Sag bloß nicht, dass ich es dir schon erzählt habe !“ Mir wurde ganz mulmig ! Am Samstag klingelte es bei mir und ich glaubte, dass es meine Mutter wäre. Aber es war eine mir fremde Familie, die die Treppe hoch kam. Falsch geklingelt, dachte ich nur. Aber der Mann sagte zu mir : „Guten Tag, Astrid, ich bin der Onkel Walter“, und stellte mir seine Frau und seine zwei Söhne vor. Ich war total überfordert, denn der Onkel setzte bei mir Familienkenntnisse voraus und erzählte und erzählte ... Ich war in Schweiß gebadet und spielte meine Rolle als liebes, freundliches Mädchen. Als meine Mutter dann kam, fiel sie Onkel Walter jubelnd um den Hals. Mich hat sie nie gefragt, wie ich mich in dieser Situation gefühlt habe. Den Kontakt zum Onkel Walter brach ich zum Ärger meiner Mutter bald darauf ab.

En 1974, ma sœur « du milieu » rompit tout contact avec moi. Jusqu'alors, son fils de 5 ans avait souvent séjourné chez moi, déjà comme nourrisson, plusieurs semaines par an, à Cologne, et j'aimais vraiment cet enfant. Et là, du jour au lendemain, plus de nouvelles de lui, sa mère ne répondit pas à mes lettres. J'en souffris beaucoup. Quatre ans plus tard, lorsque nous nous sommes rencontrées à l'occasion du mariage de la cadette, nous n'avons, comme d'habitude, pas soulevé le problème, et reperdîmes le contact.

Ce n'est qu'en 2011 que, dans un autre contexte, je dis à ma sœur ce qu'il en était, que je ne comprenais pas le pourquoi de cette attitude. Et elle de répondre, tout étonnée : « Comment, tu ne le sais vraiment pas ? ». Elle m'expliqua alors qu'à l'époque, elle avait des problèmes d'argent et des difficultés à subvenir aux besoins de son fils. Ma mère lui avait dit que je m'étais déclarée prête à lui donner 10.000 Deutsche Mark si en échange elle me laissa le petit définitivement, ce qui avait provoqué son indignation ' »je ne vais tout de même pas vendre mon enfant ! »). Elle avait alors décidé de construire un mur entre nous. J'étais ébranlée : je n'avais jamais eu ce genre de conversation avec ma mère, ni même l'idée !

En 1990, elle eut une attaque, mes sœurs et moi reprîmes contact, mirent ses manigances à nu et nous libérèrent de son influence. Depuis, nous nous entendons bien.

Mon beau-père était bon pour moi, mais il ne pouvait l'afficher qu'à l'extérieur : au sein de la famille, ma mère régnait en maître sur moi.

J'avais toujours eu le sentiment que quelque chose n'allait pas chez moi. Je ne savais pas qui était mon père. J'ai juste su qu'il était tombé à la guerre, mais je n'avais aucune idée comment. Je pensais : tombé – retombé – mort – comique.

Enfant, je me disais que puisque mon père était né en Pologne, c'est qu'il était polonais, logiquement.

A l'époque, nous avons dû, à l'école, écrire le récit de notre vie : je ne savais pas par quoi commencer, ma mère m'écrivit alors un début très confus. Je ne fus pas reçue et mon père avait un nom allemand. J'étais perturbée mais je n'osais pas poser de questions. Plus tard, à l'âge de dix-sept ans, je reçus de ma mère une photo de lui « Je te l'offre : c'est ton père ». Je n'ai toujours pas posé de questions mais le nom avait maintenant un visage. Mais les questions s'accumulaient en moi. Je fus à nouveau confrontée au problème quand j'eus 24 ans. Je travaillais. J'habitais Cologne avec une amie et ma mère avait annoncé sa visite. Quelques jours auparavant, l'amie revint en me disant « Ta mère m'a téléphoné : elle m'a demandé de ne rien te raconter mais je ne peux pas garder ça pour moi. Elle a repris contact avec la famille de ton père et veut que nous allions ensemble leur rendre visite ! » Je me sentis mal !

Le samedi, on sonne à la porte : ce n'était pas ma mère, comme je m'y attendais, mais une famille inconnue qui monte l'escalier. Je me suis dit qu'ils s'étaient trompés d'appartement, de sonnette, mais l'homme s'adresse à moi : « Bonjour Astrid, je suis ton oncle Walter », et il me présente sa femme et ses deux fils. J'étais complètement dépassée : il n'arrêtait pas de parler de notre famille que, visiblement, il connaissait. Je transpirais mais j'ai joué mon rôle d'aimable jeune fille. Ma mère est arrivée, l'oncle Walter lui est tombé dans les bras. Elle ne m'a jamais demandé comment j'avais vécu cette situation. A sa grande colère, je rompis toute relation avec l'oncle Walter.

1974 wollten mein Mann und ich heiraten. Ich hatte weder eine Geburtsurkunde noch eine Taufbescheinigung. Das Standesamt Lodz hatte keine Eintragung über meine Geburt und auch die Standesämter Berlin/West und -Ost hatten keine Unterlagen. Nach einer von mir abgegebenen eidesstattlichen Erklärung konnten wir standesamtlich heiraten. Für die kirchliche Trauung unterschrieb meine Mutter eine eidesstattliche Erklärung, meine Taufe betreffend. Im Mai fand in Köln die standesamtliche und im August in der Schweiz die kirchliche Trauung statt. Als ich Onkel Walter eine Heiratsanzeige schickte, kam er sofort nach Köln, um uns zu gratulieren, obwohl ich vorher den Kontakt abgebrochen hatte. Inzwischen war ich der Sache gewachsen und konnte mit ihm über den ersten Besuch sprechen. Ich hatte meine Rolle damals erstklassig gespielt, denn weder er noch seine Frau hatten meine Unwissenheit gespürt.

Wir sprachen über die aufregende Zeit vor der Hochzeit – Heiraten ohne Papiere usw. ... Plötzlich sagte mein Onkel : „Du bist doch nicht getauft worden ! Vielleicht später in Hannover. Aber nicht in Lodz !" Er erklärte es weiter : Lodz im Warthegau, dem Mustergau Hitlers, Mutter bei der Gestapo und beim SD und und und. Mein Mann und ich lasen in Geschichtsbüchern nach und der Verdacht erhärtete sich. Dann fuhren wir nach Hannover und ich fragte meine Mutter. Es war ein hartes Gespräch. Ein Gespräch voller Widersprüche : U. a. erzählte meine Mutter von 3 verschiedenen Taufen. Von meinem Onkel hatte ich eine Heimkostenabrechnung, aus der hervorging, dass für mich vom 17.2. bis zum 25.8.1943 Heimkosten entstanden waren. Als ich danach fragte, bestritt sie, dass ich im Heim gewesen sei, sie hätte mich nie allein gelassen, selbst als ich mit 5 Wochen nach Wien ins Krankenhaus gemusst hätte, sei sie bei mir gewesen. Ich zweifelte das an : 1943, im Krieg, von Lodz nach Wien mit einem 5 Wochen alten Säugling - und Lodz war doch auch eine große Stadt mit Krankenhäusern usw. Da sagte sie beiläufig : „Du bist doch nicht in Lodz geboren, sondern bei Wien.“

Dieser Satz zog mir den Boden unter den Füßen weg. 31 Jahre lang war ich der Meinung, in Lodz geboren zu sein, in allen Dokumenten war als Geburtsort Lodz angegeben und jetzt : bei Wien ! Ich kann es bis heute nicht fassen : Die Frau - meine Mutter - lässt mich nach Lodz schreiben und um eine Geburtsurkunde bitten und ist dann ganz erstaunt, dass mir mitgeteilt wurde, dass dort keine Eintragung über meine Geburt vorhanden sei ! Nun glaubte ich meiner Mutter gar nichts mehr. Ich setzte mich wieder mit meinem Onkel in Verbindung und er schickte mir, was er an Unterlagen hatte. Ich wurde ganz aktiv und schrieb verschiedene Behörden an. Vom Internationalen Suchdienst in Bad Arolsen bekam ich einige mich betreffende Schriftstücke als Kopien : Demnach bin ich im Lebensborn-Heim „Wienerwald" bei Pernitz in Österreich geboren, war tatsächlich in Wien – wegen „Nasendiphtherie" - im Krankenhaus und auch meine Mutter war dort, weil sie eine Bazillenausscheiderin war.

Ich besitze die Kopie eines Schreibens von Dr. Schwab, dem Leiter des Heimes „Wienerwald" an die Zentrale des Lebensborn in München vom 16.4.1943. Darin beschwert sich Dr. Schwab über meine Mutter, die „durch Schwätzereien erhebliche Unruhe unter den Müttern verursacht ..." Sie erzählte nämlich von ihrer Tätigkeit bei der Gestapo in Smolensk und „gab ausführliche Berichte von Massenhinrichtungen von Juden, wobei auch Säuglinge durch Genickschuss getötet sein sollen ..." In dem Schreiben steht weiter, dass Dr. Schwab sie energisch zur Rede gestellt habe, da derartige Schilderungen sicher nicht in den Rahmen eines Entbindungsheimes gehörten. (Diese Aussage fand ich ganz erschreckend.) Außerdem beschwerte sich meine Mutter über das Essen im Heim, war auch sonst aufmüpfig und verweigerte einen Nasenabstrich, obwohl Mutter und Kind noch als Bazillenträger wegen Platzmangel vorzeitig aus dem Krankenhaus entlassen wurden. Wegen ihrer ständigen Meckereien hatte Dr. Schwab schon mit der Zentrale in München telefoniert und von dort wurde fernmündlich angeordnet, dass meine Mutter zusammen mit mir fristlos zu entlassen sei.

En 1974, je voulais me marier. Je n'avais ni extrait d'acte de naissance ni certificat de baptême. L'office de la population de Lodz n'avait aucun renseignement sur ma naissance, pas plus que ceux de Berlin, ouest comme est. J'ai pu me marier sur base d'une déclaration faite sur l'honneur. Pour le mariage à l'église, ma mère a rempli une déclaration sous serment concernant mon baptême. Le mariage religieux eut lieu à Cologne en mai, et le mariage religieux en Suisse en août.

J'avais envoyé un faire-part de mariage à l'oncle Walter qui vint tout de suite à Cologne pour nous féliciter alors que j'avais rompu tout contact avec lui. Mais entretemps, je m'étais reprise et j'ai pu parler avec lui de sa première visite. Apparemment, à l'époque, j'avais bien joué le rôle attendu de moi car ni sa femme ni lui n'avaient rien remarqué de mon trouble.

Puis nous avons évoqué le mariage, les formalités. Soudain, mon oncle sortit « mais tu n'as jamais été baptisée ! Ou alors après, à Hanovre. Mais en tout cas pas à Lodz ! ». Il m'expliqua qu'en ce temps-là, Lodz était situé dans l'arrondissement de la Warthegau, qui servait de modèle à Hitler, que ma mère travaillait pour la Gestapo et le SD (service de renseignements), et bien d'autres choses encore. Mon mari et moi avons consulté des livres d'histoire, et les soupçons se confirmaient au fur et à mesure. Nous avons alors décidé d'aller à Hanovre interroger ma mère.

Ce fut une conversation pénible et truffée de contradictions. Ma mère a fait état de trois baptêmes. Mon oncle n'avait aucun reçu d'un paiement des frais d'hébergement dans un home du 17 février au 25 août 1943. Elle a prétendu que je n'étais jamais allée au home pour enfants, elle ne m'aurait jamais laissée y aller seule, que même quand j'avais cinq semaines, quand j'avais dû être hospitalisée à Vienne, elle était tout le temps restée auprès de moi.

J'avais des doutes : en pleine guerre, quitter Lodz, une grande ville qui disposait d'hôpitaux, pour se rendre à Vienne avec un nourrisson de 5 semaines, un sacré trajet !

Le sol se déroba sous mes pieds : pendant 31 ans, j'avais cru être née à Lodz, ce qu'indiquaient tous les documents en ma possession, et maintenant Vienne. Ma mère me fit écrire à l'administration de Lodz qui me répondit qu'elle n'avait aucune trace de ma naissance.

A dater de ce moment, je ne crus plus un traître mot de ce que pouvait raconter ma mère.

Je repris contact avec mon oncle qui m'envoya les papiers en sa possession. Je me suis démenée, j'ai écrit à plusieurs autorités, au CICR [NdT Le Centre International de la Croix-Rouge à Bad Arolsen, qui, aujourd'hui encore, cherche à identifier tous les disparus, notamment des camps de la mort... et j'eus un retour : j'étais née en Autriche, à Pernitz, à la clinique « Wienerwald » qui relevait du programme Lebensborn et j'avais effectivement été hospitalisée à Vienne pour diphtérie. Ma mère s'y trouvait aussi parce qu'elle avait été mise en quarantaine comme porteuse du bacille.

Je suis en possession d'un écrit du docteur Schwab, qui dirigeait la clinique « Wienerwald » : il était adressé à la centrale du Lebensborn à Munich et était daté du 16 avril 1943. Le docteur Schwab s'y plaignait de ma mère qui « aurait provoqué quelques désordres parmi les mères par ses commérages... » Elle racontait ses activités dans la Gestapo de Smolensk avec maints détails sur les exécutions en masse de Juifs par une balle dans la nuque, traitement réservé même aux nourrissons. » Le docteur Schwab s'insurgeait, considérant que ce genre de récit n'avait pas sa place dans une maternité. (Ce passage m'a rempli d'horreur). Il se plaignait en outre de ce que ma mère se plaignait de la nourriture de la clinique et refusait un traitement nasal, alors même que sa fille et elle avaient été autorisées à réintégrer la maternité par manque de place à l'hôpital et qu'elle continuait à être porteuses du bacille. Ses récriminations l'avaient même poussé à téléphoner à la centrale et il avait été décidé qu'elle et moi devions quitter la clinique.

Zu ihrer Herkunftsfamilie konnte sie mich als Diphteriebazillenträger nicht bringen, da dort schon ein anderer Säugling lebte. (Diese Familie wusste übrigens auch nichts von meiner Geburt.) Meine Mutter gab im Heim an, mich in absehbarer Zeit zu einem Höheren SS-Führer in Pflege geben zu können. Laut Kopie der Abmeldung verließ meine Mutter am 20. April 1943 das Heim. Mich hat sie dort zurück gelassen und nach vier Monaten am 25. August 1943 abgeholt.

Wo war ich dann ? In der Familie des Höheren SS-Führers ? Bei meiner Mutter ? Wenn ja, wer war dann bei mir, denn sie musste ja arbeiten ? Von meinem Vater weiß ich, dass er im Dezember 1922 geboren ist, bei der Luftwaffe war, die Vaterschaft am 24.3.1943 anerkannt hat, seit dem 29. Mai 1943 als vermisst galt und im April 1950 für tot erklärt wurde. Er hat die Napola in Schulpforta besucht und aus den Unterlagen, die ich über ihn habe, schliesse ich, dass seinerseits keine Heiratsabsicht bestand. Ich habe mit meiner Mutter viele harte Gespräche geführt. Bei diesen Zusammenkünften habe ich mal wütend und mal traurig Verletzungen angesprochen. Manchmal habe ich auch bitterlich geweint. Sie saß mir gegenüber, ließ keine Regung erkennen und schwieg. Der einzige Satz, der kam, war vorwurfsvoll: „Du hast doch nicht gefragt!“ Sie hielt an ihrem Lügengebäude fest. Oft holte ich auch Entwicklungsphasen nach : Manchmal war ich meiner Mutter gegenüber wie ein

Kind in der Trotzphase oder ich benahm mich wie ein pubertierendes Mädchen. Es tat mir aber gut, meine Mutter entsetzt zu sehen. Ich war nicht mehr das angepasste Kind. Einen Ausspruch von ihr : „Du bist gar nicht mehr du selbst !“, habe ich mit Freude mit „Endlich werde ich ich selbst !“ beantwortet.

Immer habe ich mir gewünscht, sie würde einmal sagen : „Komm, jetzt erzähle ich dir mal alles – genau, wie es war ...“ Aber das kam nie. Alles war immer widersprüchlich und, was ich an Unterlagen bekam, bestritt sie oder kommentierte es mit den Worten : „So war es gar nicht.“ Aber wie war es dann ? Inzwischen weiß ich, dass von meinen persönlichen Angaben nur noch mein Geburtsdatum stimmt. Vorname, Geburtsname und Geburtsort stimmen nicht.

Irgendwann habe ich dann den Kontakt zu ihr abgebrochen, denn für mich hatte sie ihr Muttersein verwirkt. Meine Mutter hat bei der Gestapo und beim Sicherheitsdienst gearbeitet, wie sie gesagt hat, als Telefonistin und Fernschreiberin - aber auch das fällt mir schwer zu glauben. Die Frage „Was hat sie wirklich gemacht ? “ treibt mich um, ich wüsste es so gerne. Bei den Unterlagen, die ich inzwischen habe, befindet sich auch der für den Reichsführer-SS

Himmler bestimmte Fragebogen, den man in den Lebensborn-Heimen über die Mütter ohne deren Wissen ausfüllte. In dem meine Mutter betreffenden Fragebogen steht, dass sie angibt, eine gute Nationalsozialistin zu sein. Und dazu hat sie sich auch bis zu ihrem Tode bekannt. Mich hat sie auch im nationalsozialistischem Stil mit Strenge und durch Blicke erzogen, heute sage ich, dressiert. Ich war ihre Marionette und funktionierte wie am Schnürchen. Ich war total angepasst, habe nie etwas in Frage gestellt und auch nichts getan, wovon ich nur vermutete, dass es meiner Mutter nicht gefallen könnte.

Als ich etwa 6 oder 7 Jahre alt war, beschwerte sich eine Nachbarin über mich. Meine Mutter kam wie eine Furie angeschossen und ohne mich zu fragen, ob die Anschuldigung der Wahrheit entsprach, zerrte sie mich ins Zimmer und verdrosch mich mit einem Teppichklopfer. Ich schrie entsetzlich. Als ich mich am nächsten Tag für die Schule anzog, versuchte ich mein Kleid über die Striemen an den Oberschenkeln zu ziehen. Meine Mutter sah es und sagte : “Das kannst du nicht verstecken. Da können alle Leute sehen, dass du gestern böse warst !“ Das war für mich schlimmer als die Schläge vom Vortag. In meiner kindlichen Phantasie glaubte ich, dass alle Leute nun sahen, dass ich gestern böse war, und ich wollte doch lieb sein ! Am nächsten Tag erfuhr meine Mutter, dass ich das, wofür ich die Schläge bekommen hatte, gar nicht getan hatte. Aber die Worte „Entschuldigung, ich wollte Dir nicht weh tun, es tut mir Leid ...“ gab es bis zu ihrem Tod nicht in ihrem Wortschatz.

Elle ne pouvait m'emmener dans sa famille, car nous étions encore contagieuses, et il y avait là un autre nourrisson. La famille, du reste, n'était même pas au courant de ma naissance. Elle fit alors valoir qu'elle avait la possibilité de me faire placer chez un haut dignitaire de la SS : elle quitta la clinique, m'y laissa, le 20 avril 1943. Quatre mois plus tard, le 25 août 1943 elle est venue me rechercher.

Où ai-je passé ces quatre mois ? Chez ce haut gradé SS ? Chez elle ? Si oui, qui s'est alors occupé de moi, car elle devait travailler pour vivre ?

J'appris aussi que mon père était né en 1922, qu'il servait dans la Luftwaffe, avait reconnu sa paternité le 24 mars 1943, avait été porté disparu le 29 mai 1943 et déclaré officiellement mort en avril 1950. Il avait fréquenté l'Institution nationale d'éducation politique à Pforta, et il ressort de tout ce que j'ai pu savoir qu'il n'avait jamais fait part d'un projet de mariage. J'en ai longtemps discuté avec ma mère, parfois avec rage parfois avec tristesse, il m'est même arrivé de pleurer en sa présence, ce qui ne l'a jamais émue ; au contraire, sa seule réaction fut un reproche « Tu ne m'as jamais rien demandé ». Et elle se cramponnait à son système de mensonges.

Moi-même, je me faisais parfois l'impression de me conduire en adolescente qui s'affirme contre sa mère, cela me faisait du bien de la voir interloquée. Elle me sortit « Tu n'es plus toi-même », à quoi je lui ai fièrement répondu « Si, je suis enfin moi-même ! ».

J'aurais pourtant tant aimé qu'un jour enfin elle me dise « écoute, je vais tout te raconter ». Ce jour n'est jamais arrivé. Tout était confus, elle contestait le contenu des documents que je recevais, ou déclarait que ce n'est pas comme ça que ça c'était passé. Mais alors, comment ?

Entretemps, j'ai pu savoir que seule concordait ma date de naissance : mon prénom, mon nom, mon lieu de naissance, tout était faux.

J'ai fini par rompre définitivement avec elle, elle avait cessé d'être ma mère.

Comme je l'ai déjà signalé, elle avait travaillé pour la Gestapo et le SD comme téléphoniste et télégraphiste. Mais même cela je n'arrive pas à le croire. La question « qu'a-t-elle vraiment fait ? » continue à me hanter. J'aimerais tant savoir.

Je suis aussi entrée en possession du questionnaire établi à l'intention du Reichsführer-SS Himmler, à l'insu des mères, pour leur admission dans les cliniques Lebensborn. On y lit que ma mère affirme être une « bonne national-socialiste ». Elle l'a du reste toujours affirmé jusqu'à sa mort. C'est du reste dans ce style de stricte discipline nazie qu'elle m'a éduquée,

pour ne pas dire dressée. J'étais son pantin, elle tirait les ficelles. J'étais complètement soumise et je n'ai jamais osé une seule question qui aurait pu ne pas lui plaire.

J'avais six ou sept ans quand une voisine s'est plainte de moi. Ma mère est arrivée comme une furie : sans chercher si les accusations étaient fondées ou non, elle m'a enfermée dans la chambre et m'a battue avec une tapette à tapis. J'ai hurlé. Le lendemain, comme je m'habillais pour aller à l'école, je tirais sur ma robe pour cacher les marques. « Cela ne sert à rien, tu ne pourras pas les cacher. Comme ça, tout le monde pourra voir que tu as été méchante ». Ces mots-là m'ont fait plus mal que les coups. Dans ma naïveté, je croyais effectivement que tout le monde allait me regarder et me juger. Le lendemain, ma mère apprit que j'avais été accusée à tort. Jamais jusqu'à sa mort elle n'a eu un mot d'excuse.

Ein anderes Beispiel ihrer Dressur : Wenn ich im Hof spielte, musste ich immer die zwei Fenster unseres Zimmers, die zum Hof führten, im Auge haben. Stand meine Mutter am Fenster, musste ich auf mich und dann auf sie zeigen. Nickte sie, musste ich nach oben kommen. Ihr Kopfschütteln bedeutete, dass ich noch weiter spielen konnte. Einmal, ich wollte gern weiterspielen, dachte ich : „Ich muss sie ja nicht gesehen haben“, und versteckte mich zwischen den Mülltonnen. Plötzlich stand sie vor mir und mit den Worten „Du hast mich genau gesehen ! “ bekam ich eine kräftige Ohrfeige und musste mit hoch ins Zimmer. Anschließend hatte ich die Fenster natürlich immer im Auge.

Meine Mutter schimpfte sehr viel und schrie ihren Frust lauthals heraus. Wenn ich dann betroffen oder traurig da stand, kam ihr stereotyper Satz : „Mach ein anderes Gesicht ! “. Ich durfte keine negativen Gefühle zeigen, musste stets lächeln. Viele ehemalige „Lebensborn-Kinder“ haben sich zu dem Verein „Lebensspuren e. V.“ zusammengeschlossen. Manche von uns sind der Meinung, dass unsere Mütter austauschbar sind. Fast alle erzählen, dass sie von ihnen angelogen wurden oder dass sie geschwiegen haben. Viele berichten auch von lieblosen Müttern.

In einem Lebensborn-Heim geboren zu sein, ist für mich manchmal eine große Last. Sie – meine Mutter - hat das schreckliche Regime gut geheißt und mit getragen ; denn nicht jede junge Frau, die ein nichteheliches Kind erwartete, konnte in einem gut ausgestatteten Lebensborn-Heim entbinden. Als ich in Yad Vashem in Jerusalem war, brach die Last der Nazi-Vergangenheit meiner Mutter wieder mit voller Wucht über mich herein. Ebenso erging es mir in Berlin beim Besuch der Ausstellung „Topographie des Terrors“.

Immer habe ich mir von meiner Mutter den Satz gewünscht : „Wie konnte ich nur ! “.

Inzwischen ist sie verstorben ; ich habe mir stets eine andere Mutter gewünscht.

Als Kind habe ich funktioniert und hatte auch viel Verantwortung für meine beiden jüngeren

Schwestern zu tragen. Dadurch habe ich Zuneigung und Achtung von den Erwachsenen bekommen. Bei Gleichaltrigen war es nicht so. Ich erinnere mich noch an den Satz eines Kindes : „Mit dir kann man ja nicht richtig spielen ! “ . Ja, es stimmte, ich hatte stets eine meiner Schwestern dabei und daher kaum Freundinnen oder Freunde.

Als Jugendliche habe ich viel, wenn ich allein war, geweint. Später sind die Tränen nach innen geflossen. Ich habe psychosomatisch reagiert, hatte mit 19 Jahren mein erstes Magengeschwür, in den folgenden Jahren weitere. Dazu kamen Magenschleimhautentzündungen, Gallensteine und damit verbunden Gallenkoliken.

Um meine Verletzungen aufzuarbeiten, habe ich 1998 mit einer Therapie begonnen.

Bei Beginn der Therapie habe ich auch gleich mit einer Gürtelrose reagiert.

Im Jahr 2000 bin ich mit meinem Mann nach Pernitz gefahren. Ich hatte ein Foto von einem Gebäude auf dessen Rückseite stand : „Hier erblickte Astrid am 17. Februar das Licht der Welt. “ Dieses Haus haben wir gesucht und danach gefragt. Plötzlich kam die erlösende Auskunft : „Ja, das steht in Feichtenbach und sieht noch fast so aus. “ Wir fuhren in den Ortsteil Feichtenbach und fanden das Haus. Es sah inzwischen etwas anders aus, aber es war zu erkennen. Wir gingen hinein, ich legte das Foto auf die Theke der Rezeption und fragte, ob das Haus in dem wir stehen, einmal so ausgesehen habe. Die Dame fragte mich : „Sind sie hier geboren ?“ Ich weinte und war froh, dass mein Mann bei mir war. Wir durften durch das Haus gehen und uns alles ansehen. Anschließend waren wir im Rathaus von Pernitz und hatten das Glück, mit dem Archivar ins Archiv gehen zu können. Dort fand er tatsächlich noch Unterlagen über mich und meine Mutter, von denen ich dann auch Kopien bekam. Ich war wirklich in Pernitz geboren !

Quand je jouais dans la cour, je devais tout le temps garder à l'œil les deux fenêtres de notre chambre. Si elle apparaissait à la fenêtre, je devais pointer le doigt vers moi puis vers elle. Si elle hochait la tête, je devais rentrer, si elle la secouait, je pouvais continuer à jouer. Un jour où j'avais envie de continuer à jouer, je me suis dit « il suffit que je ne l'aie pas vue » et je me suis cachée derrière deux bennes à ordures. Soudain, elle fut devant moi « tu m'as très bien vue », et elle m'envoya une gifle. Depuis lors, j'ai bien sûr toujours fait attention.

Elle jurait souvent et donnait libre cours à ses frustrations. Si jamais j'étais triste, j'avais droit à la phrase toute faite « change de visage ! ». Je ne pouvais jamais montrer de sentiments négatifs, toujours sourire.

Beaucoup d'enfants du Lebensborn se sont retrouvés dans l'association « Lebensspuren ». Leurs avis convergeaient à propos de leur mère : la plupart d'entre elles étaient comme taillées sur le même modèle, elles ont toutes menti ou se sont tues. Beaucoup de ces enfants évoquent aussi des mères sans la moindre affection.

D'être un enfant du Lebensborn est parfois un fardeau. Ma mère a cautionné ce régime épouvantable. Il n'était pas donné à toutes les jeunes mères célibataires d'être admises et de pouvoir accoucher dans ce genre d'institution bien équipée. Je me suis rendue à Jérusalem au monument au Yad Vashem, ce qui eut le don de déclencher la colère de ma mère, tout comme ma visite à l'exposition « Topographie de la Terreur » à Berlin.

J'ai toujours attendu qu'elle dise : « Comment ai-je pu ? ».

Elle est morte : j'aurais tant souhaité une autre mère.

J'étais une enfant mais j'avais la responsabilité de mes deux sœurs cadettes, ce qui me valait le respect et la sympathie des adultes. Avec les filles de mon âge, il n'en était par contre pas ainsi. Je me rappelle un enfant qui m'a lancé « Avec toi, je ne peux jamais vraiment jouer » ! Et c'est vrai, j'avais toujours une de mes petites sœurs avec moi et peu d'amies ou d'amis.

Jeune, j'ai beaucoup pleuré. Par la suite, j'ai pleuré « de l'intérieur ». J'ai réagi de façon psychosomatique, j'ai eu un premier ulcère à l'estomac à 19 ans, d'autres ont suivi, accompagnés de gastrite, de calculs biliaires, et de coliques chroniques.

En 1998, j'ai entamé une thérapie : dès le début, j'ai réagi par un zona.

En 2000, je suis allé à Pernitz avec mon mari. J'avais la photo d'un bâtiment avec, au dos, « c'est ici qu'Astrid a vu le jour le 17 février. ». Nous avons cherché cette maison : « oui, elle est à Feichtenbach et elle est restée presque comme ça ! ». Nous y sommes allés : effectivement, la maison avait un peu changé mais on pouvait nettement la reconnaître. Nous sommes entrés, à la réception j'ai déposé la photo sur le comptoir et demandé si la maison avait bien ressemblé à cela. La dame me demande tout de suite : « Vous êtes née ici ? » ? j'ai pleuré, heureusement mon mari était avec moi. Nous avons pu visiter et tout voir. Puis nous nous sommes rendus à l'hôtel de ville de Pernitz où nous avons pu fouiller les archives avec l'aide de l'employé aux archives. J'y ai retrouvé d'autres documents encore sur ma mère et moi. J'étais vraiment née à Pernitz.

Am nächsten Tag sind wir noch einmal zu dem Haus, das in einem wunderschönen Tal liegt, gefahren. Da konnte ich es genießen : Hier wurde ich geboren, hier war ich die ersten 6 Monate meines Lebens. Es war ein wunderschönes Gefühl ! Durch die vielen Verletzungen sind natürlich Narben entstanden, die ab und zu auch wieder aufgehen. Im Jahr 2010 z. B., als ich vom ITS in Bad Arolsen Kopien von Unterlagen über mich bekam, traf mich wieder der Schlag. Eine Information war für mich völlig neu : Aus dem Kinderkrankenhaus in Lodz sind 1944-1945 Kinder in drei verschiedenen Transporten nach drei verschiedenen Orten in Richtung Westen deportiert worden. Das Krankenhaus wurde aufgelöst und man weiß nicht, was aus den Kindern geworden ist. Alle Unterlagen sind verschwunden. Es gibt nur noch eine unvollständige Namensliste der Kinder, in der auch mein Name steht. Mit 67 Jahren hat mich das wieder „umgehauen“. Warum war ich in Lodz im Krankenhaus, wie bin ich zu meiner Großmutter nach Zahna gekommen ?

Immer wieder stellen sich meine Lebensfragen : Wo war ich als Säugling und Kleinkind ? Wer waren meine Bezugspersonen in dieser Zeit ? Eigentlich ist es kein Wunder, dass ich solche Verlustängste habe und große Angst vor der Dunkelheit, vor Tieren, allein im Wald zu sein usw. Trotzdem bin ich ein glücklicher Mensch geworden. Seit 40 Jahren bin ich glücklich verheiratet und wir sind stolz auf unsere Tochter. Es sind mir in meinem Leben ganz viele Menschen begegnet, die mich ein Stück begleitet und getragen haben, die mir Gutes gesagt und getan haben. Manchmal war es nur ein Satz, aber davon zehre ich noch heute. Mir sind viele „Engel“ begegnet und ich hatte in mir die Möglichkeit, das zu erkennen und anzunehmen. Dafür bin ich sehr dankbar. 2013 kam wieder ein „Engel“ zu mir. Es war mein Cousin. Er schenkte mir das Kinderfoto meines Vaters im Originalrahmen, das er von der Schwester meines Vaters zur Weitergabe an mich erhalten hatte.

Le jour d'après, nous sommes retournés à cette maison, qui se niche dans un magnifique vallon. Sentiment merveilleux : j'avais trouvé le lieu où j'étais née, où j'avais passé les six premiers mois de mon existence !

Mais les blessures ont laissé des cicatrices qui se rouvrent de temps à autre. En 2010, Bad Arolsen me fit parvenir d'autres documents et une information toute neuve : en 1944-1945, des enfants avaient été évacués de l'hôpital pour enfants de Lodz vers l'ouest en trois transports. L'hôpital avait été fermé et on ne savait pas ce qu'étaient devenus ces enfants. Toutes les archives ont disparu, sauf une liste de noms des enfants : on y trouve le mien. A 67 ans, j'étais atterrée : qu'est-ce que je faisais à l'hôpital à Lodz, comment suis-je arrivée chez ma grand'mère à Zahna ?

Autant de questions existentielles qui subsistent : où étais-je, nourrisson puis enfant en bas âge ? A qui étais-je confié à cette époque ? Pas difficile de comprendre que je sois prise d'angoisse, de peur de l'obscurité, des animaux, d'être seule dans le bois... Et pourtant, j'ai été heureuse. Je suis heureusement mariée depuis 40 ans et nous sommes très fiers de notre fille.

Dans la vie, j'ai rencontré beaucoup de gens qui ont fait un bout de chemin avec moi, m'ont fait du bien. Des « anges ». Je les en remercie.

En 2013, le dernier « ange » est venu chez moi : mon cousin. Il m'a offert une photo de mon père, enfant, dans son cadre original, qu'il avait héritée de la sœur de mon père.

Quelques réflexions issues des questions posées par le public

- A Wolvertem, en Flandre, il y avait également une amternité SS : en fait, il en existait toute une série, toutes tenues secrètes, à la disposition e.a. des épouses de militaires allemands d'occupation. Il ne s'agissait toutefois pas de maternités Lebensborn, elles étaient plutôt en concurrence avec le Lebensborn.
- Le dr Dorothee Neumaier signale qu'elle est parvenue, après pas mal de temps, à obtenir le rapport d'autopsie de l'enfant mort à Wégimont, évoqué par Boris Thiolay : l'enfant avait bien un énorme kyste au cerveau. La suspicion d'étouffement était donc non fondée, mais explique à suffisance l'extrême méfiance de Lang et des autorités nazies à l'encontre du personnel belge.
- A l'époque du 3° Reich, l'IVG était illégale et sujette à des sanctions dont la sévérité pouvait aller d'une simple amende à l'emprisonnement voire à la déportation en camp de concentration. La gravité de la peine dépendait essentiellement de l'arbitraire du responsable local du parti nazi.
De nos jours, dans l'actuelle RFA, l'IVG est toujours illégale mais dépénalisée sous certaines conditions (être motivée, intervenir dans les douze semaines qui suivent la conception, délai de réflexion) : elle n'est sujette qu'à un remboursement partiel par la que pour des personnes économiquement faibles et des mineurs. Ces lois avaient été définies en 1990, au moment de la « réunification », déclarées anticonstitutionnelles en 1992, puis finalement adoptées en 1995. Par contre, il y a peu, une gynécologue a été condamnée à une amende de 6000 € pour avoir écrit sur un site qu'elle pratiquait l'IVG. Pour les femmes de l'est, il s'agit d'un recul puisque la RDA avait légalisé l'IVG en 1972.
- Le professeur Lilienthal souligne qu'en fait il existe une autre catégorie de victimes non reconnues de l'ère nazie : les plus de 200.000 handicapés victimes du programme T4 d'eugénisme. Ceux-là ne sont plus là pour réclamer quelque reconnaissance ou dédommagement que ce soit.
- Plusieurs personnes dans le public font état de l'existence, en Namibie, mais aussi en Argentine, de colonies (territoires privés) où la sélection raciale est encore en cours. Le professeur Lilienthal souligne que le phénomène n'est pas nouveau, qu'il est souvent le fait d'émigrés allemands et qu'on en trouvait déjà au 19^{ème} siècle.
- La prise en compte de critères raciaux dans la sélection est également le fait de plusieurs firmes privées de procréation médicalement assistées (banques de spermes e.a.), notamment au Danemark : on y retient les souhaits des futurs parents commanditaires en matière de sexe, de couleur de peau, mais aussi de taille ou de QI... De l'Histoire à la bioéthique, le lien est évident.

Einige Überlegungen, hervorgegangen aus den Fragen des Publikums

- In Wolvertem (Flandern) gab es ebenfalls ein SS-Entbindungsheim. Eigentlich gab es eine ganz Reihe Entbindungsheime, die auch geheimgehalten wurden, u.a. für die Ehefrauen deutscher Besatzungsmilitäre. Es ging allerdings hier nicht um Lebensbornheime, sie standen eher in Konkurrenz zum Lebensborn.
- Dr Dorothee Neumaier gelang es nach langer Zeit, das Obduktionsprotokoll des in Wégimont gestorbenen Kindes, von B. Thiolay erwähnt, zu finden : das Kind hatte tatsächlich eine Gehirnzyste, in der Größe eines Taubeneis. Der Verdacht war also unbegründet, erläutert aber weitaus das extreme Misstrauen von Lang und den NS-Behörden dem belgischen Personal gegenüber.
- Zu NS-Zeit war Schwangerschaftsabbruch illegal und führte zu Sanktionen, die von der einfachen Geldstrafe über Verhaftung bis zur Einserrung ins KZ reichten. Die Strenge der Strafe hing willkürlich vom örtlichen NS-Parteiverantwortlichen ab.
Heutzutage ist Schwangerschaftsabbruch in der neuen BRD immer noch illegal aber enstraft, sofern bestimmte Bedingungen erfüllt sind (Begründung, Eingreifen vor der 12. Woche, Überlegungsfrist) : er wird nur teilweise vom Land zurückbezahlt für z.B. Minderjährige oder finanziell Bedürftige. Diese Gsetze waren 1990 zur Zeit der « Wiedervereinigung » verfasst, 1992 als verfassungswidrig erklärt, dann enlich 1995 verabschiedet. Vor nicht langer Zeit allerdings wurde eine Gynäkologin zu einer Geldstrafe von 6000 € verurteilt, weil sie auf einer Interseite geschrieben hatte, dass sie SAB praktizierte. Für die Frauen in den neuen Ländern ist da sein Rückgang, da die DDR 1972 den Schwangerschaftsabbruch legalisiert hatte.
- Pr. Lilienthal unterstreicht, dass es tatsächlich noch eine Kategorie nicht anerkannter Opfer des 3. Reiches gibt, nämlich die über 200.000 Behinderte, die Opfer des T4-Euthanasie-Programmes. Jene Opfer sind aber nicht mehr da, um Anerkennung zu erlangen oder irdgendwelche Entschädigung.
- Mehrere Personen erwähnen den Bestand in Namibien, aber auch in Argentinien, von Kolonien, als Privatgebieten, wo Rassendiskriminierung noch als Regel gilt. Pr. Lilienthal erinnert uns daran, das dies zwar nicht neu ist : derartige Kolonie, die sehr oft von deutschen Emigranten begründet wurden, gab es in den USA schon im 19. Jahrhundert.
- Rassenkriterien werden auch z.B. von Zentren angewendet, die sich mit künstlicher Befruchtung beschäftigen (Spermabanken u.a.), z.B. in Dänemark : beachtet werden dabei Wünsche wie Geschlecht des Kindes, Hautfarbe, aber auch Größe oder IQ... Es gibt einen offengaren Band zwischen Vergangenheit ud Bioetik.